5e Année N° 179 Le N° 0 $ 50 Jeudi 3 Février 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



A CHOLON

La soupe chinoise.

(Dessin de Nguên-van-Hoa)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année-No 179 — 3 Février 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

SOMMAIRE

Pour ceux qui se décourageraient...

Roland Garros, pur héros français, était indochinois, par P. A.

L'ancienne armée annamite, par Louis Bezacier, de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.

Souvenirs sur l'« Ecole Coloniale ».

Un enterrement chinois à Cholon, par E. Bergès.

Souvenirs d'un vieil annamitisant (Suite), par L. Cadière, des Missions étrangères de Paris.

En marge du Têt.

Deux nouveaux timbres indochinois.

Souvenirs d'un éléphant du Darlac (Suite), par Henry Barué.

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pour ceux qui se décourageraient

*M. le Gouverneur Général a reçu très récemment plusieurs ouvrages d'un vif intérêt édités en France en 1942 et 1943. L'Amiral a bien voulu en confier quelques-uns à notre revue. Nous en extrairons successivement, pour les lecteurs d'*Indochine, *les passages ou les images les plus significatives.*

Voici une page d'un livre de René Benjamin consacré au Maréchal et intitulé Les sept étoiles de France (*Plon, 1942*).

... Quelques jours après le départ du général Weygand, le chef d'un chantier de jeunesse, un homme de trente-cinq ans, officier de cavalerie, qui jusque-là n'a donné que des preuves de fidélité et de courage, arrive à Vichy dans le plus grand désarroi moral. Il vient parler, il veut se confier, il n'en peut plus ! C'est un homme qui cherche un homme. Il a besoin de dire sa peine, et il tombe sur l'attaché de cabinet qui sort lui-même de cette crise, où on l'a vu, parmi quelques autres, aimer tellement le Maréchal... qu'il lui offrait sa démission !... Mais maintenant, celui-là est relancé, bien reparti. Dès que le jeune chef a dit trois mots, il s'écrie : « Je vois ce que c'est ! » heureux d'avance s'il peut l'aider. Le malheureux est pâle et désemparé. En parlant il lui vient des larmes aux yeux. Il avoue :

« J'ai perdu la foi !... Je ne crois plus, parce que je ne comprends plus. Comment le Maréchal a-t-il pu prendre une décision pareille ! Lui, la volonté, la fierté, l'honneur ! »

Il ajoute qu'on ne peut pas commander sans croire. Quand ses jeunes voudront une explication, que dira-t-il ?... Il n'a qu'à se retirer, à chercher le silence et l'oubli.

« Allons, allons, dit l'attaché, le regardant dans les yeux et parlant d'une voix forte, il faut que vous voyiez le Maréchal.

— Le Maréchal, s'écrie le chef, il y a un abîme, maintenant, entre nous !

— Laissez-moi faire, dit doucement l'attaché. »

Il sort cinq minutes ; et il revient.

« Le Maréchal vous attend. »

Le chef se dresse !

« Ah ! c'est fou ! Je ne suis pas en état ! Je ne suis qu'une loque, une chiffe !... »

L'attaché lui prend le bras et l'entraîne.

Le temps d'arriver au cabinet du Maréchal, le chef a le rouge aux joues.

Le Maréchal est devant sa table, impassible, les mains au dos. Quand le chef passe le seuil de la porte, il dit de sa voix la plus douce :

« Oh ! oh ! Ce n'est pas une entrée, c'est une attaque. »

Puis sur un ton plus ferme :

« Vous avez, paraît-il, des choses à me reprocher ?

— Reprocher, monsieur le Maréchal. Quel mot ! »

Et, bredouillant, le chef a saisi de ses mains crispées le dossier d'une chaise, devant lui.

« Ne nous asseyons pas, déclare le Maréchal, il est des questions qu'il faut traiter debout. Allons au fait. Vous croyez que je ne sens plus le drame que nous vivons ? Et moi, je pense que c'est vous. — Vous croyez que je ne juge plus les événements? Et moi, je pense que c'est vous. — Vous croyez que je m'abandonne ? Et moi, je pense que c'est vous. »

Il a dit les trois « Vous croyez... » d'une voix lente, un peu triste ; les trois « Et moi, je pense... » d'une voix brève, affermie.

Le chef balbutie :

« Monsieur le Maréchal...

— Attendez ! Ne mêlons rien. Est-il vrai que vous m'admiriez ?

— Ah ! monsieur le Maréchal !...

— Cette admiration avait des raisons. Pourquoi les oublier ? Vous aviez la foi. Pourquoi dire : « Je ne comprends plus ? »

Le Maréchal détache bien ses questions. Le silence de la pièce est émouvant. Le chef entend battre son cœur.

« La foi, poursuit le Maréchal, n'est pas que compréhension. La foi est don et abandon. Croire, ce n'est pas seulement accepter parce qu'on voit. C'est surtout, c'est d'abord, s'abandonner, quand on ne voit pas. Il y a aujourd'hui des choses que vous ne voyez pas, que vous ne savez pas, que peut-être... vous n'avez pas à savoir. Peut-être ne regardent-elles que le Chef de l'Etat. Votre devoir est de continuer à croire. Vous n'avez pas le droit de vous en dispenser. Etant chef, avec un chef supérieur, vous devez d'abord être humble, et tout abnégation. »

Le Maréchal parle posément :

« L'Etat démocratique a fait croire aux Français qu'ils devaient être constamment dans le secret des dieux. Il faut laisser les pauvres dieux à leur secret, c'est-à-dire à leurs angoisses. Ils vous dispensent ainsi de les partager. Vous devriez leur dire merci. Montrez à vos jeunes gens ce qu'on leur épargne. Et calmez-vous en les calmant. Chacun son effort. Trouvez dans votre propre crise une raison de plus pour fortifier ceux qui vivent sous vos ordres. Vous êtes un homme d'honneur. Avez-vous jamais eu plus belle occasion de le prouver ? »

Le Maréchal n'a pas dit cette dernière phrase sévèrement. Il l'a dite comme les autres, avec un sourire de bonté qui vient de sa grave expérience.

Et ce sourire subjugue le chef, qui ne bouge plus, qui serait incapable de bouger. Il est arrivé vide : il se sent comblé. Il était dispersé et perdu : le voici concentré et rendu à lui-même, habité par une force nouvelle. Son ancienne foi était trop heureuse. Une voix lui chuchote : « Pas de victoire sans blessure ! » Il regarde le Maréchal ardemment. Ses yeux disent mieux que des mots son tendre respect. Il sort d'un pas ferme ; il ne regarde personne ; il va droit devant lui... Et il court à son commandement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ROLAND GARROS, pur héros français, était indochinois

L'Indochine va lui élever un monument.

par P. A.

5 octobre 1918, vers 10 h. 30 : Roland Garros, en patrouille pour la deuxième fois depuis le matin, est tué en combat aérien près de Vouziers. Fonck devait venger son ami quelques instants plus tard en abattant coup sur coup quatre Fokkers.

Fonck, l'as des as aux innombrables victoires, devait aussi répondre à ceux, si nombreux, qui, voulant préserver Garros des dangers du combat pour conserver à l'Aéronautique française un apôtre et un technicien exceptionnel, reprochaient à ses chefs de l'avoir autorisé à reprendre du service actif dans l'escadrille des « Cigognes » après son évasion :

« On suppute avec amertume le prix de ces vies... On dit que de pareils hommes ne devraient pas, dans l'intérêt même du pays, être engagés dans la bataille... La thèse est soutenable, surtout à l'émotion de la catastrophe... Il m'apparaît pourtant que leur carrière perdrait toute signification si elle n'était illustrée par leur sacrifice. » (1)

S'il avait cédé aux sollicitations unanimes — de Clemenceau, Poincaré, des innombrables amis connus ou inconnus, des parents si chers à son cœur —, s'il avait accepté le poste de lieutenant aux fabrications militaires, poste qui lui fut presque imposé puisque le décret parut à l'*Officiel*, Garros eut rendu sans doute d'immenses services à l'aéronautique naissante : il n'eut pas été Garros, l'homme d'une seule foi, la Patrie, d'un seul idéal, Servir.

Toute la vie, si courte mais si pleine, de Roland Garros est éclairée par cette foi, par cet idéal : dès après ses belles années d'enfance, d'abord à la Réunion, ensuite à Saigon, qu'il quitte à onze ans pour le lycée de Nice, il affirme la volonté d'être « fort pour servir ». Excellent élève, il refuse ses prix. car il professe — déjà — que l'étude est un moyen et non un but.

Grand et bien bâti, il pratique le sport, devient capitaine d'équipe ; passionné de mécanique, il est champion cycliste mais refuse la publicité facile et court sous un pseudonyme. Il roule en solitaire, la pensée ailleurs : Santos-Dumont, Wilbur Wright étonnent le monde en décollant de terre...

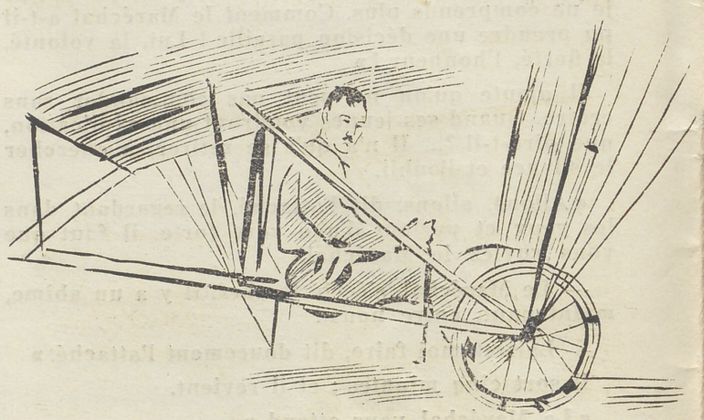
Dès lors, toute la volonté de Garros, toute son intelligence, toute sa patience aussi, sont tendues vers le but qu'il vient de se donner : voler.

Il volera, et mieux que personne, mais que d'obstacles, de déboires, de malchances... Il triomphera, de lui-même, de la matière, des adversaires, du sort contraire, des éléments, sans jamais connaître le découragement, sans un mot d'amertume.

(1) *Cf. La vassion de Roland Garros*, par Jean AJALBERT.

La « Demoiselle ».

Pour voler, comme Blériot, Latham, Paulhan, Farman, il faut de l'argent : la « Demoiselle » de Santos-Dumont, construite par Clément-Bayard, coûte 7.500 francs. Garros, s'improvise agent d'une marque d'auto et, au Salon de l'Aéronautique de 1909, il fait son choix, ayant 10.000 francs en poche. La « Demoiselle » lui plaît par sa légèreté, la légèreté qu'il défendra plus tard contre les partisans du lourd : « A quoi vous servira-t-il d'avoir un avion qui ne casse jamais s'il ne vole pas ?... »



La « Demoiselle ». (*D'après une photographie.*)

Enfin, son avion est prêt. Il ne reste qu'à voler. Aujourd'hui, les apprentis-pilotes ont des écoles de moniteurs, une science du vol que beaucoup connaissent et savent apprendre. En 1909, ni école, ni professeurs. Ceux qui savent en sont aux premiers tâtonnements, mais considèrent leur expérience personnelle comme un fruit défendu et les candidats aviateurs comme des concurrents : chacun pour soi.

Au meeting de Reims, organisé à l'initiative du marquis de Polignac, il n'est pas de spectateur plus intéressé ni de plus passionné que Garros. Son enthousiasme est lucide. Il n'est pas émerveillé, il a la foi. Et il s'initie de toute son intelligence. Son regard profond ne perd pas un geste. Le public est au spectacle, Garros à l'école. Le soir, après le triomphe, son imagination créatrice établit les premiers éléments d'une technique. Tout est classé, ordonné : il peut tenter l'essai pratique. Des amis lui conseillent la prudence,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

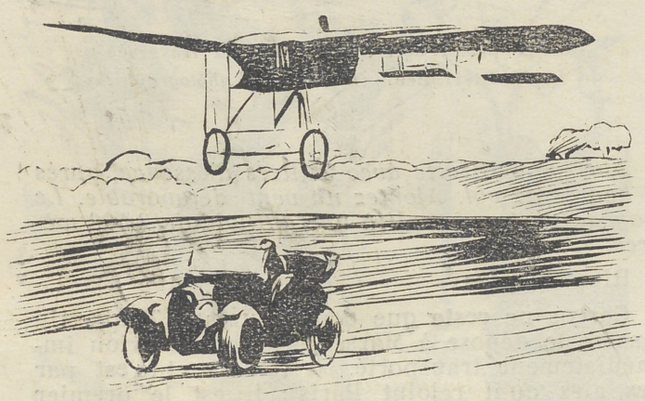
le renoncement. Il ne les entend pas, tout à son rêve intérieur.

Premier accident.

Et le voici sur le terrain boueux d'Issy-les-Moulineaux. Son moteur, qui tournait si bien au point fixe, a des ratés. Enfin, il peut décoller... et retombe à terre dans les débris de son avion pulvérisé par la collision avec un biplan qui atterrissait. Catastrophe ? Non : Garros n'a rien et le pilote du biplan n'est autre que M. Clément, constructeur de la « Demoiselle », qui s'accuse et promet de remplacer l'avion détruit dès le lendemain. Garros a volé et la joie habite son cœur.

La chance d'abord va le servir. A Issy, il rencontre Audemars, débutant comme lui, qui partage sa mince expérience, puis un Canadien excentrique, John Moisant, qui, pour son troisième vol, l'emmène d'Etampes à Issy en survolant — exploit unique — la Tour Eiffel. Chaque jour marque un progrès nouveau et Garros n'est pas breveté — il ne le sera que le 19 juillet 1910 — que les organisateurs de meetings l'engagent.

Déboires dus au mauvais temps, accidents, une vis qui saute en vol, blessures, fractures, triomphes, se mêlent et se succèdent : le métier entre.



Garros matche avec une auto en Amérique.
(*D'après une photographie.*)

Une longue tournée aux Etats-Unis — avec les « impresarii » qui présentent les hommes volants comme ils exhiberaient des ours savants, sans se préoccuper des conditions techniques de vol ou du temps — apprend beaucoup à Garros, qui prend contact avec ses camarades américains, étudie minutieusement le style de chacun et le surpasse aussitôt dans sa propre spécialité. Le matériel est vieux, dangereux : il lui fait rendre le maximum en perfectionnant sa technique qui fait bientôt l'admiration des meilleurs. Il ne néglige rien, tel ce concours de lancers sur cibles à terre qui lui donne l'idée de mettre au point le bombardement aérien...

Mais la tournée traîne et Garros languit en songeant à ceux de France qui rivalisent dans les meetings.

Une occasion se présente de rentrer à Paris. Il la saisit et le revoici dans l'atmosphère chaude du bar « Cinzano » où se retrouvent les pilotes.

Premiers échecs.

Nous sommes en 1911 et déjà on organise de grandes épreuves : Paris-Madrid, le parcours de la fameuse course automobile fatale à tant de conducteurs, est livré aux aviateurs. Tous les pilotes connus ont leur appareil, sauf Garros venu trop tard. N'importe, il commande un Blériot, ne l'aura qu'à la dernière minute et partira sans savoir déchiffrer une carte, sans avoir essayé son moteur

A Angoulème, se croyant distancé, il apprend qu'il est premier mais apprend aussi qu'un avion s'est écrasé au départ sur le cortège officiel, que le ministre de la Guerre est tué, que le Président du Conseil est blessé... Il continue, tombe en panne à Biarritz, encore premier mais pour voir passer Védrines qu'on a autorisé à repartir après avoir manqué se tuer le premier jour et qui a profité du beau temps. Garros le rattrape mais s'égare et doit se poser dans un torrent près de Bilbao.

Paris-Rome, nouvelle déception : Garros, contre qui le matériel et les hommes semblent conspirer, est second derrière Beaumont. Second et désespéré. Mais il réfléchit et constate lucidement qu'il n'a pas commis de faute : la malchance, le matériel insuffisant... Et c'est ensuite le Circuit Européen, nouvelle lutte avec Beaumont qui gagne dans la dernière étape de quelques minutes, Garros étant encore second.

Enfin premier !

On serait découragé à moins. Garros ne l'est pas et cherche la revanche. Le record de l'altitude va la lui offrir, magnifique.

Il est seul dans l'azur breton, à bord d'une machine vraiment légère, construite par Blériot sur les données de Roland. Il plane d'abord aisément sans effort, puis souffre du froid, se cramponne, déploie toute sa science à gagner des mètres en jouant avec les nuages : 4.250 mètres, soit 800 mètres de mieux que le record du capitaine Félix. Enfin premier...

Tournée en Argentine, où Garros lutte avec les grands vautours et arrache à leur vol de nouveaux secrets pour l'aviation, puis retour en France où se prépare le Grand Prix de l'Aéro-Club de France.

Le programme, non plus sportif mais pratique, impose de parcourir le Circuit Angers-Cholet-Saumur-Angers, trois fois le premier jour, quatre fois le lendemain. La fleur de l'aviation française et les meilleurs avions s'affrontent. Hélas ! catastrophe : il fait un « temps de chien » : vent, bourrasque, grains, tout s'en mêle et l'on parle de remettre l'épreuve lorsque, à l'heure dite, Garros décolle. Les concurrents l'imitent, mais ne restent pas longtemps en l'air. Garros, qui a tout étudié et choisi son avion spécialement « parce qu'il volait », se joue du vent et de la brume. Il passe à Cholet, première étape, pour

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

apprendre qu'il n'y a plus que deux concurrents en course. Voici Saumur, puis le retour vers Angers : la pluie tombe en cataractes. Aviateurs de 1943, imaginez-vous dans un torrent de pluie sur un appareil de 1912 ! Garros vole en rase-mottes et atteint Angers, les yeux douloureux, les membres gourds. Mais il reste seul en course.

Seul en course... Le clan des amis se réjouit d'assister au triomphe d'une idée, d'une méthode. « *L'avion,* avait prédit Garros, *n'est pas un jouet fragile astreint aux caprices du ciel. L'avion, moyen de transport de l'avenir, doit voler par tous les temps.* » La démonstration vient d'être faite. Il ne reste qu'à la parfaire. Les deuxième et troisième tours du Circuit sont bouclés régulièrement, sans incident, le temps s'étant légèrement amélioré. Les quatre tours du lendemain, véritable promenade triomphale au-dessus des villes et villages en fête, apportent à Garros la récompense d'un travail acharné. Champagne, félicitations officielles...

« *Je donne mon appareil à l'Armée.* »

Au ministre qui le congratule, Roland répond : « Je donne mon appareil à l'Armée ». L'idéal de Garros : Servir, est dans cette phrase. Ce n'est pas comme on l'a cru — hélas ! — un objet de musée qu'offre le pilote victorieux. Il n'a pas dit : « à la France », mais bien « à l'Armée ». Dans son esprit cela avait une signification profonde. L'appareil, dont les qualités de vol venaient d'être démontrées, devait servir de point de départ à l'aviation militaire. Or, l'aéronautique militaire, à l'époque, prônait l'appareil solide — donc lourd, de préférence à l'avion léger et maniable.

C'est encore en pensant à l'Armée que Garros, imitant Pégoud, s'initie au looping puis aux acrobaties qui en découlent. C'est pour préparer le combat aérien qu'il porte toujours plus haut son record d'altitude : 5.000, puis 5.610 mètres.

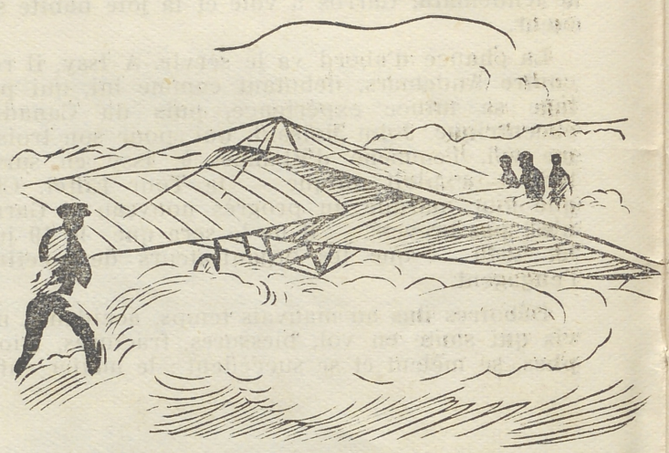
La mer survolée.

La terre ne suffit plus à son étude. Il faut éprouver la qualité des moteurs en franchissant la mer au-dessus de quoi toute panne serait fatale. Un peu de Mermoz était en Roland Garros qui pense à la Méditerranée, seule assez vaste depuis que la Manche avait été franchie, après Blériot, par le groupe complet des concurrents du Circuit Européen...

Un premier essai entre Carthage et Rome ne le contente pas. La traversée est une réussite, les atterrissages le sont moins. Il pense à la vraie traversée de Marseille à Tunis. Son « mécano » fidèle prépare en secret l'avion construit par Morane, le premier constructeur qui ait adopté les vues de Garros : légèreté, maniabilité, excédent de puissance. En 1938, 25 ans plus tard, les journaux spécialisés français, reprenaient la campagne de Roland et réclamaient chaque jour « des chevaux, des compresseurs » !

Quelle époque choisit le grand pilote pour s'élancer sur 790 kilomètres de mer ? La pire, celle des vents du sud et on lui crie « casse-cou ».

Casse-cou Garros ? Casse-cou le pilote qui mûrit chacun de ses projets dans la solitude d'une villa provençale ? Non. Il poursuit toujours le but du Circuit d'Angers. Il veut encore prouver que *l'avion passe partout et par tous les temps.* Pour ce faire, il a refusé les convoyeurs de la Marine, il a refusé les flotteurs. L'avion *doit* voler, le moteur *doit* tourner ; une dépêche au journal *Vélauto* (devenu *l'Auto*) et il s'envole le 23 septembre 1913, à 5 h. 30. A bord, 200 litres d'essence, une montre-bracelet et une boussole. A 7 heures, il apercevait la Corse, à 10 h. 45, la Sardaigne ; à 13 h. 30, il se posait sur un champ de manœuvres, près de Bizerte, et postait le télégramme suivant :



Garros prend son départ pour la traversée de la Méditerranée. (*D'après une photographie.*)

J'arrive à Bizerte avec 5 litres d'essence, après 8 heures de vol. Ajoutez un vent défavorable. Le voyage s'est accompli à une altitude de 2.500 mètres.

Rien de plus.

Garros ne reste que deux heures à Tunis. Un navire le dépose à Marseille avec son avion immédiatement transporté au terrain et c'est par les airs qu'il rejoint Paris : il est le premier homme qui, ayant déjeuné à Marseille, dîne à Paris. On le félicite — encore ! — le Gouvernement lui décerne la Croix. Lui, s'étonne que chacun de ses vols puisse être qualifié de « sensationnel ». Sa pensée est en avance de plusieurs années. Il voit déjà l'aviation commerciale, les envols aux heures strictes. Il sait que les moteurs deviendront réguliers comme des montres, que des cellules confortables transporteront passagers et marchandises, à l'abri par tous les temps. Il croit l'avoir prouvé, démontré à l'évidence... et il ne comprend pas que l'enthousiasme officiel ne se traduise pas, sans perdre un instant, par un programme de construction, des bureaux d'études, des centres d'essais...

Il passera la fin de cette année triomphale et le début de la suivante en parcourant l'Europe de meeting en meeting. Il verra les pilotes allemands fréquenter les terrains de France aux frais de leur gouvernement, des techniciens étrangers s'intéresser à nos prototypes et il souffrira de savoir que son Blériot du Circuit d'Angers pourrit dans un hangar...

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La guerre.

La guerre le surprend dans sa rêverie. Il s'engage : simple soldat, cheveux rasés : méconnaissable, l'élégant Garros ! Une escadrille se forme, bien tard, bien après que les premiers Taubes fussent venus sur Paris ! Le voici bientôt à Nancy, chargé de piloter un officier observateur. Premières rencontres avec l'ennemi. L'observateur, armé d'un mousqueton, tire trop tôt ou trop tard : mal. On troque le mousqueton contre une carabine à répétition... qui s'enraye alors que Garros avait réussi à se mettre en excellente position, à 50 mètres derrière l'Aviatik. Garros se désole. Mais pour lui, on le sait, l'échec est un adjuvant. Il cherche... Justement, l'opinion publique le réclame à Paris pour faire la chasse aux Taubes. Un ordre l'envoie à Paris. Il est chargé de mettre au point le montage d'une mitrailleuse sur les avions de chasse. Garros, depuis longtemps, songe au tir à travers l'hélice, imaginé par Saunier. Le mécanisme synchronisé n'existait pas. Il fallait donc admettre que si la majorité des balles pourraient passer, une certaine proportion atteindraient les pales de l'hélice. « Problème insoluble, dit-on, Garros est un rêveur ! »



Après la traversée de la Méditerranée, Garros est interviewé par les journalistes.
(*D'après une photographie.*)

Le tir à travers l'hélice.

Garros insiste, court des bureaux aux usines, multiplie les essais, essuie de nombreux et graves échecs. Après un accident qui aurait dû lui coûter la vie, il écrit : « Je fais un rapport concluant à la continuation des expériences. Rendu prudent, je fais monter les mêmes pièces sur une autre hélice avec une attache rassurante, et les essais aux Arts et Métiers m'apprennent que ce système tient à 1.600 tours et probablement à plus, que le dispositif ne consomme que 2 ou 3 CV. de la force du moteur. Pour terminer, je fais tourner une hélice à pare-balles six heures à 1.250 tours sur un 100 HP. monosoupape Gnôme sans trace de jeu. Aidé alors par Chauvière, je cherche à alléger les pièces et à réduire leurs dimensions pour économiser proportionnellement les balles perdues. Grâce à une hélice de forme spéciale on arrive à une économie de poids des pièces et de déchets de balles de 5 % environ. On ne doit plus perdre que 4 à 5 % des balles tirées. »

Une autre expérience réussit — enfin ! — mais se termine mal, simplement parce que la mitrailleuse, mal fixée, s'était déplacée. Garros veut démontrer que l'accident est indépendant du système de tir désormais au point. Peine perdue... *on ne croit plus au tir à travers l'hélice.*

Garros va retrouver son escadrille, déplacée à Dunkerque, après la victoire de la Marne. On lui a refusé l'appareil de son choix, « parce qu'il avait eu jadis un contrat avec le constructeur »... N'importe, il poursuit la mise au point de son dispositif de tir à travers l'hélice et l'expérimente en choisissant comme objectifs les mares avoisinantes. Désormais sûr de lui, il guette la venue des oiseaux ennemis. Enfin, le 1er avril 1915, il abat son premier avion, gagne sa première citation : il écrit à son ami Cantaber :

« Inutile de vous dire ma satisfaction d'un succès aussi complet, malgré un certain écœurement du spectacle. Je suis seul à avoir abattu un avion sans passager. Mais ce qui me rend surtout heureux, c'est le sentiment d'avoir créé seul, et malgré tous les risques de l'inconnu en aviation, l'instrument qui m'a porté au succès. C'est cela, par-dessus tout, ma joie. »

Le 16 avril, deuxième avion, autre lettre à son ami :

« J'ai dans la tête un nouveau système d'appareil à canon qui marche à coup sûr et qui a, entre autres qualités, celle d'être une arme radicale contre les Zeppelins. »

L'idée devait être exploitée bien plus tard — et par d'autres — car, le 18 avril, une panne de moteur obligeait Garros — qui venait d'abattre son troisième Taube — à se poser dans les lignes ennemies, à Ingelmunster, près de Courtrai. Le seul appareil muni du dispositif de tir à travers le champ de rotation de l'hélice était aux mains de l'ennemi. Le plus ardent, peut-être, le plus savant à coup sûr de nos pilotes, était prisonnier.

***

Ce que fut la captivité de Roland Garros, nul ne l'a oublié. Modèle d'énergie, de dignité, le grand précurseur ne se laissa jamais abattre. L'espoir au cœur, il monta cent fois le plan d'une évasion et réussit au premier essai, le 15 juin 1918... après trois ans de patience héroïque.

Revenu à la vie, à la France, il n'eut qu'une pensée : retourner au combat. Pour vaincre la tendre opposition des siens, il fallut sa volonté

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

de fer, sa foi intacte. Pour réapprendre à voler sur les avions modernes — trois années de guerre avaient provoqué un progrès considérable — il fallut à Garros, le maître de 1914-1915, une abnégation totale. Il fut à l'Ecole avec des jeunes durant des semaines, des mois entiers. Patiemment, il réapprend tout ce qu'il a découvert, enseigné. Il essaie tous les modèles et « réceptionne » les prototypes, métier dangereux entre tous. Les jours passent... la maîtrise revient. Le 20 août 1918, le rêve du prisonnier se réalise : Garros arrive au 12e G. C., l'escadrille dont le noyau fut l'escadrille 26 de Dunkerque et dont l'insigne est la *Cigogne*. Quelle émotion ! Au bar, la photo de Guynemer, aux 56 victoires, à table, la simple confiance de Fonck qui abat les avions en série. Partout l'atmosphère joyeuse et grave du combat. Quelques semaines à peine, quelques combats, chacun démontrant davantage la maîtrise du grand Garros retrouvé et... le 5 octobre 1918... la mort en plein ciel.

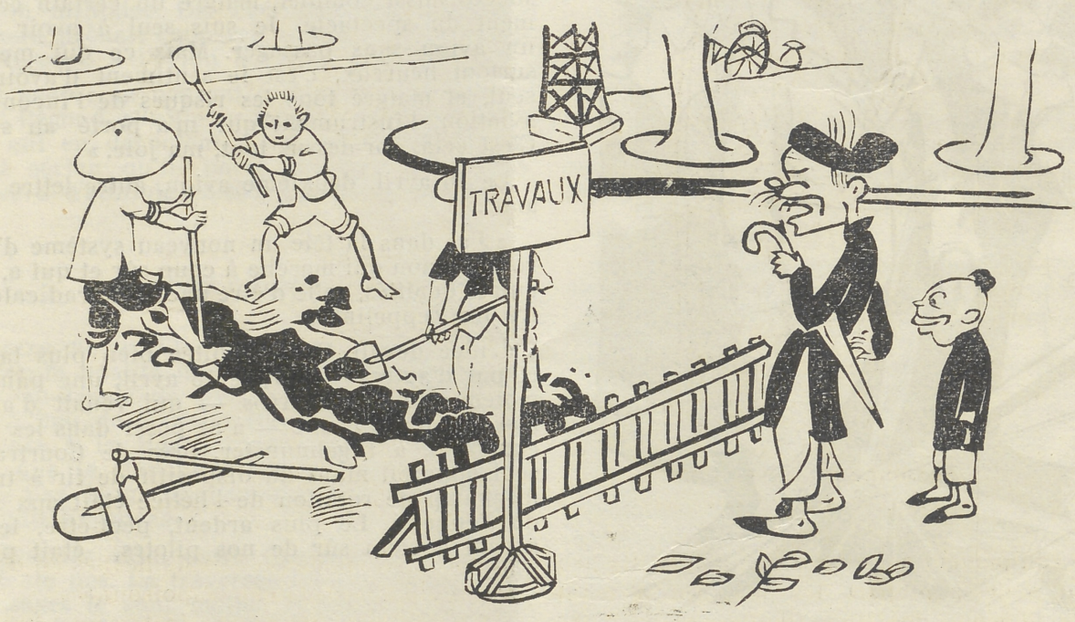
Il y a vingt ans que des mains pieuses ont fait à Garros la tombe qu'il voulait, en Champagne, à l'endroit de sa chute.

Chaque année, depuis le 5 octobre 1918, les aviateurs de tous les pays du monde ont célébré la gloire de Garros, leur Maître. Au cours de la guerre actuelle, pas un pilote n'a omis, le 5 octobre dernier de se recueillir un instant en souvenir de celui qui leur a donné l'exemple du Devoir, de la Foi, du Sacrifice.

L'Indochine doit davantage à Roland Garros, car s'il fut un pur héros et un grand Français, il fut aussi un membre de notre grande famille coloniale et plus particulièrement de la famille indochinoise par la place éminente que tînt son père dans la société saigonnaise et, surtout, par l'influence décisive des années passées en Cochinchine sur la formation de son caractère.

(*L'Amiral Decoux a décidé d'élever un monument à Garros et à Dô-huu-Vy, cet autre héros de l'aviation française, dont nous parlerons prochainement. Une commission a été chargée d'organiser un concours parmi les architectes de la Fédération. Trois projets ont été placés en tête du classement. Le 11 janvier 1944, l'Amiral a examiné les maquettes qui témoignent toutes d'une inspiration et d'un effort très intéressants.*)

HUMOUR ANNAMITE



LÝ TOÉT. — « On aura tout vu ! Les voilà maintenant qui creusent des tombes au milieu de la chaussée ! Et ces fumistes de la revue *Indochine* qui nous parlent d'urbanisme ! ! »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'ANCIENNE ARMÉE ANNAMITE

par Louis BEZACIER

Membre de l'École Française d'Extrême-Orient.

La récente distinction dont a été l'objet de la part du Gouvernement français S. E. Nguyên-dinh-Trong, haut mandarin militaire annamite en retraite (voir notre numéro 169 du 25 novembre 1943), *a attiré l'attention de nombreux lecteurs sur l'ancienne armée annamite. Pour satisfaire leur curiosité, M. Bezacier a bien voulu nous donner un bref aperçu sur cette question.*

La première armée annamite qui nous soit connue par les textes, date de l'occupation chinoise, et remonte aux environs du Ier siècle de notre ère, lorsque le Tonkin d'alors, le Kiao-tche, était gouverné par un préfet chinois du nom de Sĩ-vương. Ce préfet prit toute une série de mesures, les unes un peu puériles, les autres importantes, dont l'une est le recrutement régulier d'une milice armée et exercée à la chinoise.

Si nous ignorons qu'elle était la composition de cette armée, les documents que nous possédons sur son équipement sont assez abondants. Ils proviennent pour la plupart des nombreuses sépultures de l'époque des Han, fouillées dans la région de Thanh-hóa, et en particulier à Đông-sơn, situé sur la rive droite du Sông Mã

L'armement était composé presque entièrement de haches, de lances, de poignards en bronze, d'arcs et d'arbalètes. Les hommes étaient vraisemblablement revêtus d'une cuirasse de peau, d'origine chinoise. Certains devaient être revêtus d'une cuirasse en écorce d'arbre, pareille à celles que portent les Dayak de Bornéo, et qu'on retrouve également chez les Lolo, population du nord du Tonkin et surtout du Yunnan. Les cuirasses en métal, généralement en bronze, devaient être réservées aux officiers. Elles étaient composées de plusieurs pièces, dont certaines — entre autres des plaques pectorales — ont été trouvées à Dông-son.

A côté de ces armes et pièces d'armures, probablement de fabrication locale, il faut noter aussi la présence d'épées, vraisemblablement de fabrication chinoise. Quelques pointes de flèches en bronze ont été découvertes. Leur rareté fait présumer que les soldats de cette époque devaient plutôt se servir de pointes de flèches en bois. Toutes ces pointes étaient empoisonnées.



Fig. 1.
Personnage armé d'un arc local à simple courbure.

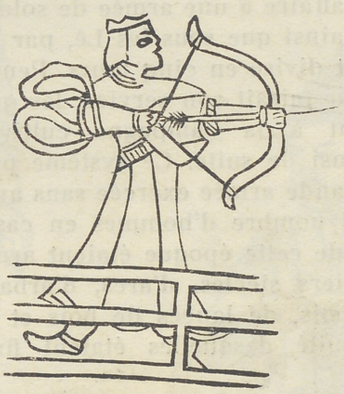


Fig. 2.
Personnage armé d'un arc chinois à double courbure.

Ces soldats devaient également être armés d'arc à simple courbure (*fig. 1*) d'origine locale, ainsi que nous l'indiquent les dessins reproduits sur les tambours de bronze, et d'arcs à double courbure, suivant le modèle chinois (*fig. 2*), car les textes nous disent que les milices étaient armées et exercées à la chinoise. A ces différents modèles d'arcs, il faut certainement ajouter les arbalètes dont nous retrouvons la survivance chez les Muong, peuplade proche parente des Annamites.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ce qui précède est un résumé très sommaire de ce que nous savons de l'armée annamite des premiers siècles de notre ère ; armée entièrement organisée par les Chinois et très probablement encadrée par eux.

***

Il nous faut descendre ensuite jusqu'au xe siècle pour retrouver traces de cette armée. Mais alors, elle n'est plus organisée par un préfet chinois, donc chinoise en grande partie, mais par un Annamite fondateur d'une dynastie. Nous sommes sous le règne du roi Đinh-Tiên-Hoàng, dont la capitale était fixée dans le magnifique site de Hoalư (province actuelle de Ninh-bình), son village natal.

C'est en la 5e année Thái-bình (974) que le roi Đinh Tiên-Hoàng organisa la nouvelle armée annamite. Il divisa son territoire en 10 đạo. Chaque đạo en 10 quận, chaque quận en 10 lữ, chaque lữ en 10 tốt, et chaque tốt en 10 ngũ, comprenant 10 hommes. Ce qui portait l'effectif total à un million d'hommes. Cette formidable armée ne devait certainement pas être entièrement sous les drapeaux. Elle n'existait que sur les registres, ne laissant à la disposition du roi qu'un nombre d'hommes suffisant pour la défense rapide du territoire.

Quelle que soit la dynastie régnante, nous aurons toujours affaire à une armée de soldats-cultivateurs. C'est ainsi que sous les Lê, par exemple, le service était divisé en cinq tours. Pendant que le premier tour faisait son service, les quatre autres rentraient à la campagne cultiver leurs champs, et ainsi de suite. Ce système permettait d'avoir une grande armée exercée sans avoir pour cela un grand nombre d'hommes en caserne.

Les soldats de cette époque étaient armés comme aux premiers siècles, d'arcs, d'arbalètes, de boucliers de bois, de lances de bois et de bambou à l'extrémité desquelles étaient fixées des lames de fer.

Ils étaient coiffés d'un casque de cuivre en forme de pyramide tronquée, composé de quatre plaques de métal, reliées aux angles par des coutures de corde. Un peu plus tard on donna une cuirasse, dont nous ignorons la matière, à tous les soldats.

En 977, les costumes officiels, copiés sur ceux de Chine, furent réglementés et des titres nobiliaires, différents pour les civils et les militaires, furent créés.

L'armée, nous dit Ma Touan-Lin, était divisée en corps nombreux, distingués par des noms particuliers et toujours subdivisés en aile droite et aile gauche, subdivisions qui resteront jusqu'au xixe siècle. Les officiers et soldats sont passés en revue et font l'exercice une fois par mois. Le reste du temps, ils vivent chez eux et cultivent leur champ. La solde est payée une fois l'an, le 7e jour de la 1re lune ; ce jour-là, chaque soldat reçoit 300 sapèques et deux pièces d'étoffe, l'une de soie, l'autre de coton. Il reçoit en outre, toute l'année, des graines pour sa nourriture, et au premier jour de l'an, un plat de riz cuit avec du hachis de poisson bien accommodés...

Au xviie siècle, suivant les renseignements qui nous sont donnés par le R. P. de Rhodes, les officiers reçoivent en apanage des villes ou des places en reconnaissance de leur mérite et de leurs peines. Les principaux soldats peuvent également être récompensés de cette façon, avec cette différence que le roi donne souvent plusieurs places à un seul capitaine, mais il n'en donne souvent qu'une à plusieurs soldats. Pour le soldat de moindre considération, c'est à l'officier de lui payer sa solde au nom du roi, sur les revenus que lui procure l'octroi du territoire reçu.

Chaque roi, quelle que soit la dynastie, apporta des modifications, parfois importantes et portant sur les divisions administratives, sur les effectifs et même sur le commandement. Elles étaient souvent commandées par les besoins du moment.

C'est ainsi que le territoire divisé au xe siècle en đạo fut au xiiie divisé en lộ. De même pour les quận dont le nom ne fut pas changé, mais l'effectif profondément modifié ; de 100.000 qu'il comprenait sous les Đinh il fut réduit à 2.400 sous les Trần. Sous cette dernière dynastie le nombre des miliciens fut réduit de un million d'hommes à 100.000, y compris les Cấm-Vệ (régiment de défense du palais) et les lộ (troupes des différentes provinces).

L'armée du xve siècle, lors du rétablissement de la dynastie des Lê, fut répartie en trois sortes de troupes bien distinctes, non seulement pour le service effectué, mais également par le recrutement.

Il y avait tout d'abord les vệ régiments de la garde royale recrutés dans le Thanh-hóa et le Nghệ-an. La première formation en avait été faite en 1028 par Lí Thái-Tôn, qui avait fait tatouer sur le front des soldats les trois caractères signifiant : « Armée du Fils du Ciel ».

Puis les cơ, régiments répartis dans les provinces frontières, entre autres, celle de Cochinchine. Enfin, la milice affectée aux mandarins civils provinciaux. Cette milice, composée de lính-lệ, était complétée par les lính-trạm, qui assuraient le courrier.

En la 7e année quang-thuận (1466), tout en conservant les divisions administratives anciennes, dans lesquelles étaient réparties les différentes troupes, le roi Lê Thánh-tôn divisa son armée en cinq phủ, ou corps d'armée. Au sommet de la hiérarchie militaire se trouvait le généralissime, appelé maréchal du Centre. Les quatre autres phu portaient les noms des quatre points cardinaux et avaient également un maréchal à leur tête.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

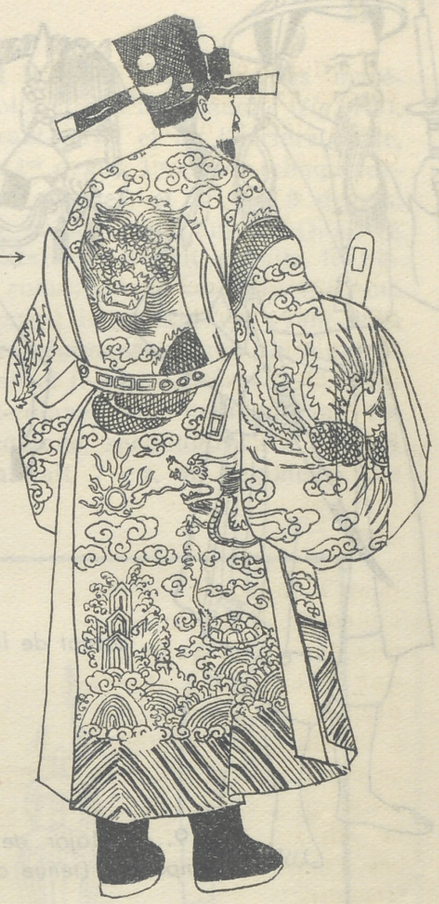
MARÉCHAL DE L'AILE GAUCHE

(1er degré, 1re classe).



Vu de face.

Fig. 4.



Vu de dos.

Fig. 5.

Fig. 6.

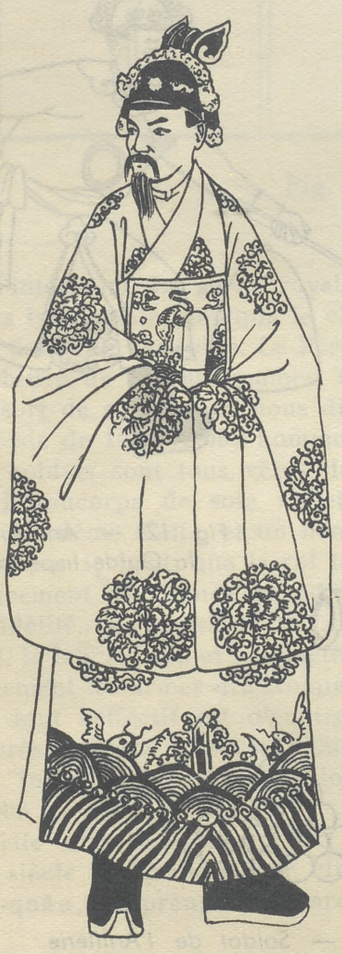
CHEF DE RÉGIMENT

(Chuong-vê)

3e degré.

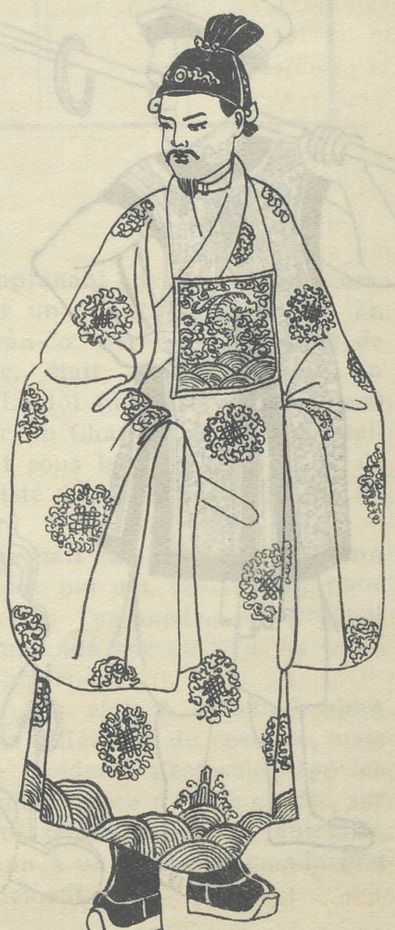


MANDARINS MILITAIRES



4e degré,
2e classe
(Quan-co).

Fig. 7.



6e degré,
1re classe
(Pho-xuat-doi).

Fig. 8.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 9. — Major de la Garde Impériale (tenue de nuit)



Fig. 11.
Soldat de la Cavalerie Impériale.

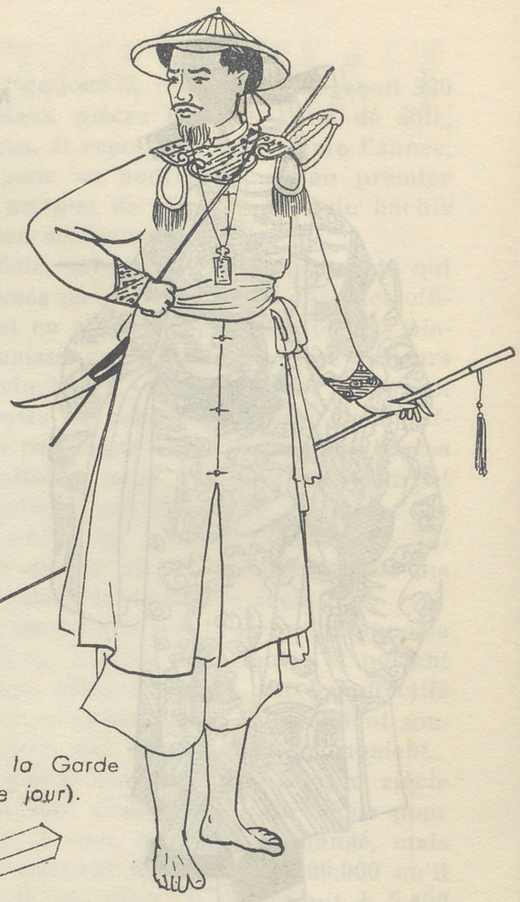


Fig. 10. — Major de la Garde Impériale (tenue de jour).



Fig. 13. — Marin de la Compagnie dite de Long-Thuyên.

Fig. 14. — Soldat de l'Artillerie Impériale.



Fig. 12. — Artilleur de la Garde Impériale.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Les renseignements que nous possédons sur l'organisation militaire annamite aux XVII^e et XVIII^e siècles sont assez nombreux. Ils nous sont fournis non seulement par des ouvrages annamites, mais également par les nombreuses relations des missionnaires de cette époque, parmi lesquelles il faut citer les RR. PP. de Rhodes, Tissanier, Vachet, etc. Cette organisation militaire ne variera guère jusqu'au XIX^e siècle que dans les simples questions de détail, qu'il serait fastidieux de relever ici.

Pour cette époque, l'armée était toujours divisée en trois sortes de troupes, dont deux principales : les vệ (garde royale), et les cơ (régiments de l'intérieur). La garde royale semble avoir été assez importante, quoique le chiffre ne puisse en être fixé avec certitude. Le Père de Rhodes donne le chiffre de 50.000 hommes. Chaque fois que le roi sort de son palais, nous dit cet auteur, il est précédé de 10 à 12.000 hommes et 300 éléphants. Ces soldats sont tous vêtus de la même livrée ; un justaucorps de soie violet obscur, un caleçon de même étoffe, et un bonnet de cuivre renversé par le haut, que le roi leur donne au commencement de l'année quand ils prêtent serment de fidélité. Les armes de ces soldats sont le mousquet, la lance, l'arc et le cimeterre (*fig. 3*). Ce sont également les armes des troupes de l'intérieur, les cơ, dont l'effectif est d'environ 60.000 hommes, d'après le Père Tissanier. Dans ce chiffre n'est pas inclus celui des matelots au nombre de 15.000 environ.

Cette armée était au XIX^e siècle comme au XV^e siècle commandée par cinq maréchaux : les ngũ-quân, comprenant le maréchal du Centre, le plus important et le chef suprême ; les maréchaux de l'aile droite et de l'aile gauche (*fig. 4-5*), enfin ceux de l'avant-garde et de l'arrière-garde, tous mandarins du 1^er degré, 1^re classe (chaque degré comprend deux classes, et il y a 9 degrés, donc 18 classes de mandarinat pour les Quân-vệ ou mandarins militaires). Venait ensuite le Đề-đốc, ou général, commandant en principe une province militairement importante et ayant sous ses ordres plusieurs régiments. Après lui venaient le Chánh Lãnh-binh et le Phó Lãnh-binh — colonel et lieutenant-colonel —, commandant les troupes d'une province secondaire. Le Chánh Lãnh-binh commandait 7 cơ, ou régiments. Le

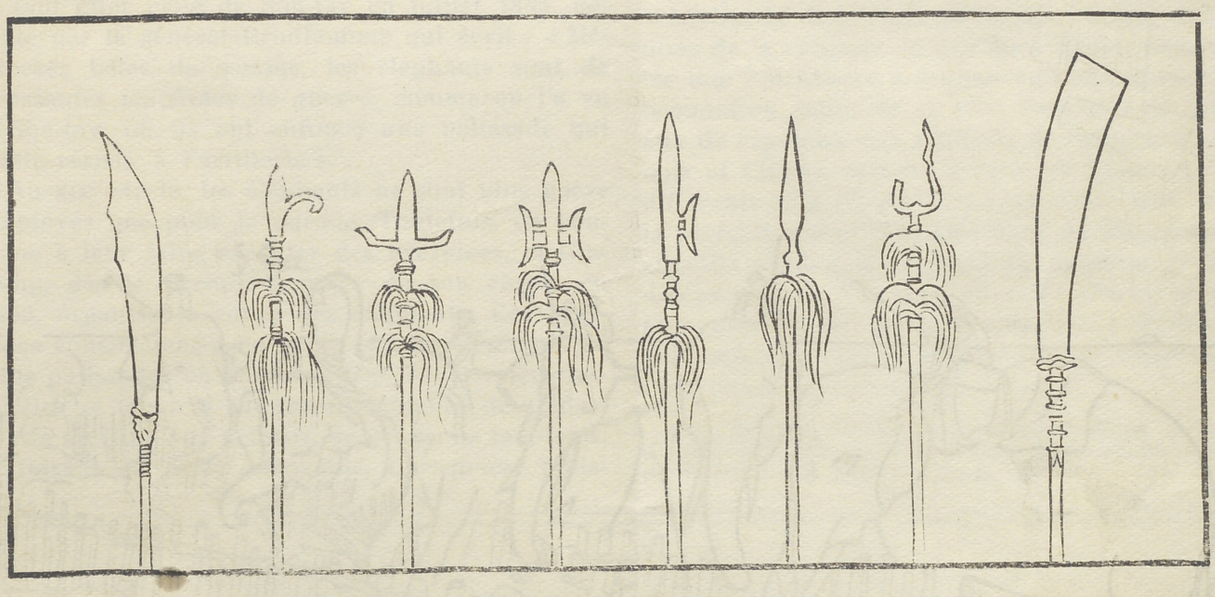


Fig. 3. — *Armes annamites au XIX^e siècle.*

régiment ou cơ, comprenant environ 500 hommes, était commandé par un Chánh Quản-cơ (*fig. 7*), assisté d'un Phó Quản-cơ. Le vệ, ou régiment de la garde impériale, était commandé par un Chưởng-vệ (*fig. 6*). Le đội (dixième partie du cơ) était commandé par un Chánh xuất-đội (capitaine) désigné souvent sous le nom de Đội ou de Lệ-mục. Il était assisté d'un Phó xuất-đội (*fig. 8*), le lieutenant.

Chacun de ces đội était subdivisé en 5 thập ou décuries, commandées par un Caï. Enfin, pour terminer, le ngũ ou l'escouade, comprenant 5 hommes, était commandé par un Bếp, ou caporal, appelé aussi Ngũ-trưởng.

Ces différents grades étaient reconnaissables non seulement par la différence du costume, mais également par une broderie pectorale, appelée bố-tử, et composée d'une pièce d'étoffe carrée, sur laquelle étaient représentés différents animaux, correspondant chacun à un grade de mandarinat et non de commandement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous terminerons ce résumé en donnant une courte description de quelques-uns des soldats de la garde impériale : un major de la Garde en tenue de nuit (*fig. 9*) tenant le chandelier : tunique verte, pantalon rouge, écharpe rouge, et en tenue de jour (*fig. 10*), avec son sabre en bandoulière : tunique rouge, écharpe verte, pantalon blanc ; un soldat de la Cavalerie impériale (*fig. 11*) tenant son cheval à la bride : tunique jaune à collet, manchettes et bordure bleue, pantalon blanc, écharpe verte. Sur la poitrine, un écusson indique son régiment ; un artilleur de la Garde impériale (*fig. 12*) allumant avec précaution un canon à fusées : tunique jaune avec parements rouges, serrée à la taille par une écharpe verte, robe de dessous bleue avec bordure inférieure verte ; un marin de la Compagnie dite de Long-Thuyền (barque du Dragon) (*fig. 13*) : tunique sans manches, de couleur rouge à bordure bleue, pantalon blanc. Ces marins étaient chargés d'entretenir et de ramer à bord des barques impériales. Un soldat de l'Artillerie impériale (*fig. 14*) près de son canon et armé du goupillon : sous-tunique bleue, tunique verte à collet, manchettes et bordure rouge, serrée à la ceinture par une écharpe jaune, pantalon blanc.

***

Pour terminer ce résumé sur l'histoire militaire annamite, il nous faut dire un mot, aussi bref soit-il, de la cavalerie lourde, c'est-à-dire des régiments d'éléphants.

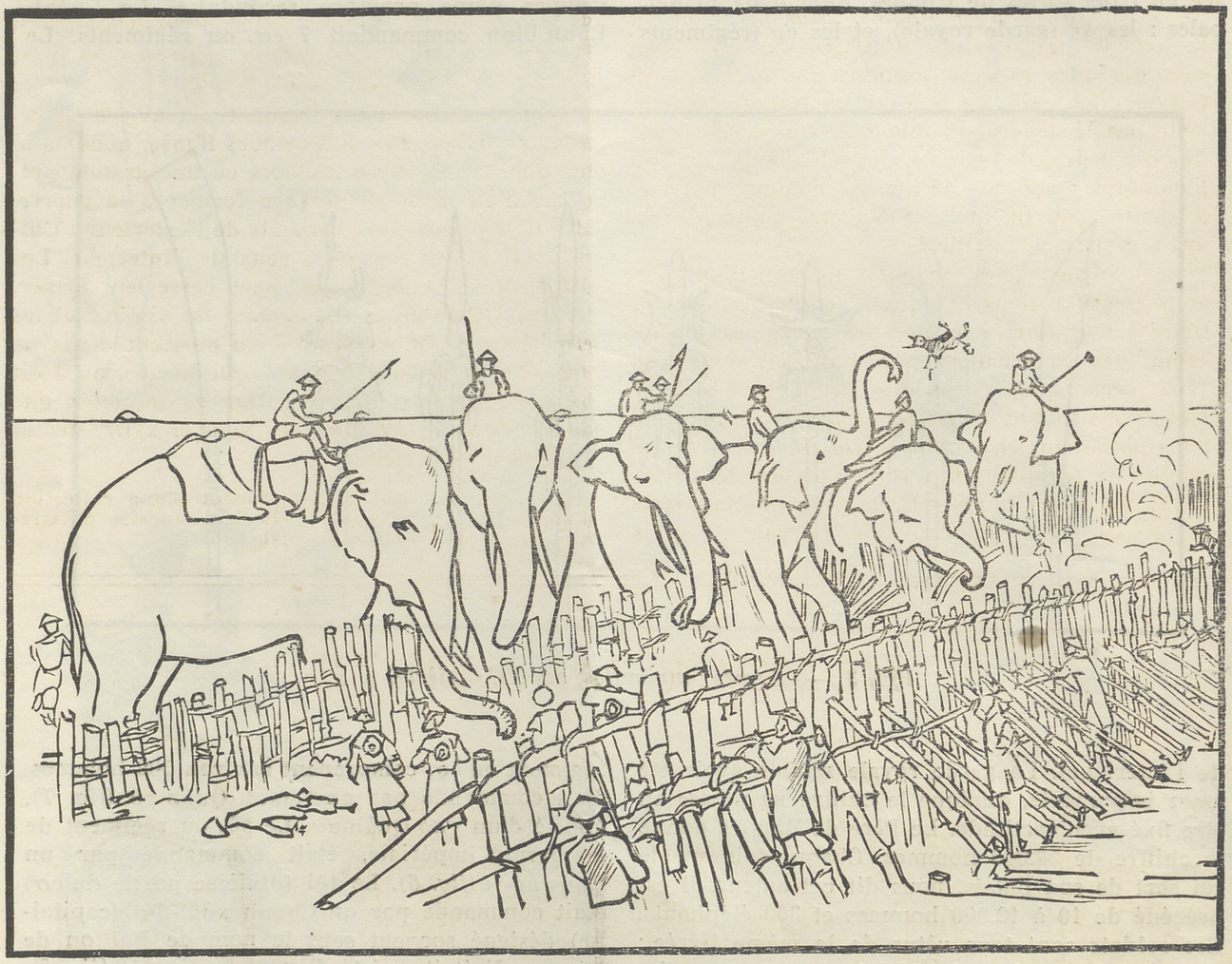


Fig. 15. — *Exercice des éléphants sous les murs de Hué*
(d'après une gravure extraite de « Le royaume d'Annam et les Annamites », par Dutreuil de Rhins.)

C'est à Ma Touan-Lin que nous devons la première relation sur l'utilisation des éléphants par les Annamites. « Ces barbares, dit-il, en parlant des Annamites, avaient des éléphants armés en guerre, qui leur étaient d'un grand secours dans leur manière de combattre, mais les soldats chinois coupèrent la trompe des éléphants avec des faux à lance droite ; l'animal épouvanté fuyait, écrasait tout sur son passage et jetait le désordre parmi ceux qu'il devait soutenir ».

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il semble qu'il en fut fait un grand usage, sous toutes les dynasties. Le Père de Rhodes, au XVIIIe siècle, nous dit que le seigneur Trinh, au Tonkin, entretient plus de 300 éléphants de grande taille, portant sur leur dos une tour où prennent place 6 ou 7 personnes, sans compter le cornac, assis sur leur cou. Certains portaient une pièce d'artillerie.

A la fin du XVIe siècle, Samuel Baron note qu'au Tonkin le général peut réunir de 3 à 4.000 éléphants dressés pour la guerre et aguerris contre certaines pièces d'artifices et le bruit des canons. Au XVIIIe siècle, nous sommes près de la fin de la période d'utilisation militaire des éléphants, sauf quelques rares exceptions, parmi lesquelles il faut citer celle de Son-tay en juillet 1885, décrite par le général Prudhomme qui écrit : « Médiocres bêtes de somme, les éléphants sont de puissantes machines de guerre, comme on l'a vu à Son-tay, où ils ont enfoncé une palissade qui avait résisté à l'artillerie ».

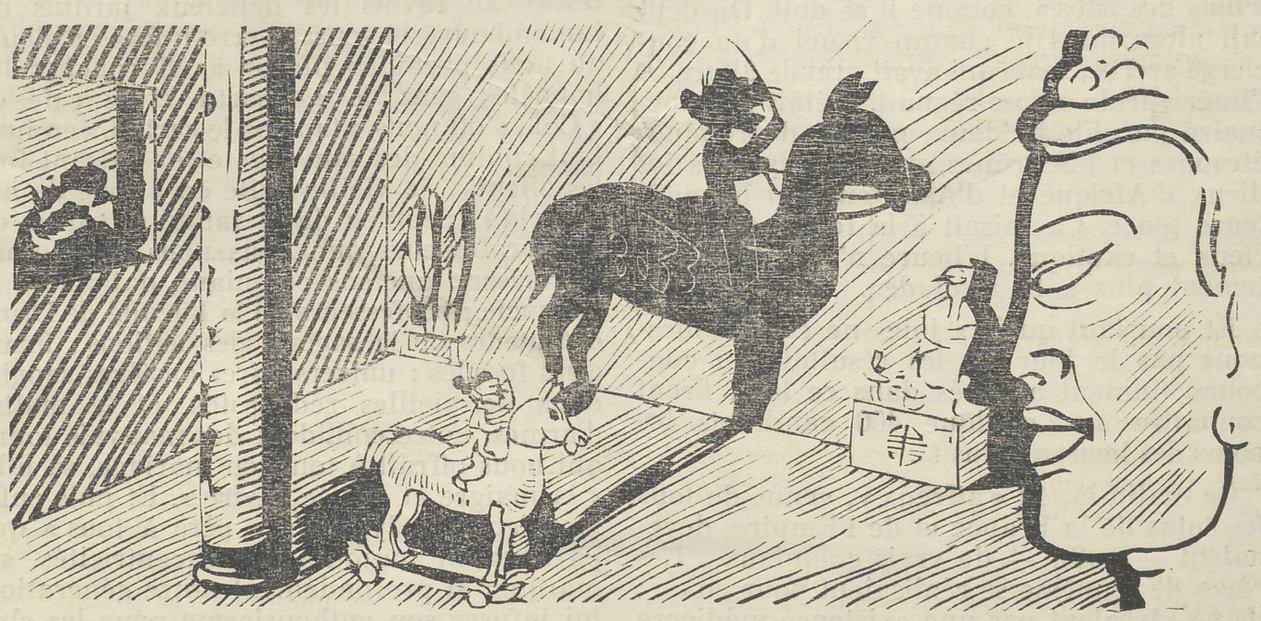
Au XIXe siècle, les éléphants ne sont plus guère employés que pour la parade. Toutefois, on continue à leur faire exécuter des exercices, et Gia-Long, dès la première année de son règne, en 1802, organisa le corps des éléphants. Ces exercices consistaient à l'attaque par les éléphants de trois palissades en bambous (*fig. 15*) derrière lesquelles se tenaient un certain nombre de soldats armés de fusils, de pétards, de gongs, de tam-tams, et faisant un bruit effroyable. Lorsqu'une palissade était franchie, les hommes se retranchaient derrière la palissade suivante. Entre chacune des palissades étaient disposés des mannequins, armés de bâtons. Chaque éléphant était monté d'un cornac. Derrière eux se tenaient de nombreux soldats, armés de bâtons, chargés de les pousser en avant et en même temps de les empêcher de reculer. Lorsque les trois palissades étaient franchies, les cornacs aidés par les autres troupes, tous poussant de grands cris, faisaient revenir les éléphants à leur point de départ et l'exercice recommençait. Il était répété trois fois de suite, après quoi un repos bien gagné était accordé.

***

L'histoire de l'armée annamite, comme nous venons de la résumer en quelques lignes, nous montre que l'Annamite a toujours eu une grande préoccupation, celle de se bien former à la guerre, afin de répondre aux ennemis de l'extérieur : Chinois et Chams, comme à ceux de l'intérieur. Les différents rois modifièrent sans cesse leur armée, la perfectionnant et augmentant ou diminuant les effectifs suivant les besoins du moment. Nous ne dirons rien de la valeur de cette armée, qu'il est bien difficile de juger. Soulignons toutefois que de nombreux voyageurs des XVIIe et XVIIIe siècles l'ont beaucoup estimée.

(Les dessins, inédits, proviennent d'une collection d'aquarelles appartenant à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, don Brière de Lisle.)

HUMOUR ANNAMITE



LÝ TOÉT, décidé à pratiquer tous les sports, veut faire de l'équitation.
Les mauvaises langues disent l'avoir vu, la nuit, s'entraîner sur le cheval du temple communal. Le Conseil des notables, alerté, procède à une enquête discrète.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs sur "l'École Coloniale"

Radio-Saigon a diffusé, mardi 25 janvier, cette amusante causerie sur l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer, qui prend sa place parmi sa série de causeries sur les grandes écoles de France. Nous avons cru intéresser non seulement les « anciens », depuis le jeune adjoint jusqu'aux Résidents Supérieurs, mais encore le public indochinois en publiant ces souvenirs sur une école qui, depuis 1889, a donné à la France et à l'Empire tant de grands administrateurs.

RADIO-*Saigon* m'a demandé une courte causerie sur l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer... Tout en me jugeant indigne d'évoquer honorablement la vieille maison de l'avenue de l'Observatoire, j'ai accepté. Je n'en reviens d'ailleurs pas. Pour tout dire, je n'ai pas pu résister au plaisir de me reporter en arrière, aux temps heureux des

gracieux galants
que je suivais au temps jadis,
si bien parlants, si bien chantants
si plaisants en faits et en dits...

***

C'est en 1929 que je fis la connaissance, pour la première fois, des bustes d'Auguste Pavie et de Paul Dislère, premiers génies rencontrés parmi tant d'autres qui hantent la vieille boîte.

En ce temps-là, l'institution s'appelait encore l'« Ecole Coloniale ». On y pénétrait en poussant une énorme et lourde porte en « bois des isles », comme il se doit. On défilait alors dans le champ visuel d'un concierge acerbe, mais qui avait grande allure. A l'intérieur, le calme régnait. C'était un sanctuaire paisible et doux, peuplé de reliques étranges et biscornues, parmi lesquelles les dieux d'Afrique et d'Asie tenaient la meilleure place. Ça faisait à la fois rococo, sérieux et exotique. L'heure n'était manifestement plus à la rigolade...

Et pourtant quelles joies ne ressentîmes-nous pas le jour où les résultats du concours, dûment affichés dans ce hall, firent connaître aux quelque 400 candidats les noms des heureux élus !...

Ce matin-là, 40 « affreux », venus de tous les coins de la France et de l'Empire, devenaient — enfin — de vrais coloniaux... Les rêves de jeunesse se réalisaient pour eux... ; ils ne vivraient pas une existence médiocre et terre-à-terre... ; ils iraient un jour vers les pays du soleil, ces colonies lointaines qui hantaient leurs imaginations... ; ils pourraient « faire quelque chose », servir enfin dans un cadre à leur taille, loin des mesquineries du village et de la petite ville. Ils verraient la « brousse », ils sauraient y lutter et mener à bien la magnifique mission qui leur serait confiée...

Pendant trois longues années, en attendant le grand départ, ils pourraient, « ces amoureux de cartes et d'estampes », poursuivre chaque jour leurs rêves faits d'images aux couleurs lumineuses en cherchant

... dans nos sales brouillards
des cocotiers absents, les fantômes épars...

***

Dès lors, il fut bien entendu que nous n'étions plus des étudiants ordinaires. Il devint de bon ton, pour « nous autres coloniaux », de marquer chaque journée par quelque chahut scandaleux, et toutes les occasions étaient bonnes pour nous d'ébahir les bourgeois. Notre domaine était bien délimité, mais nous y étions les maîtres incontestés. Je revois les délicieux jardins du Luxembourg et leurs marronniers en fleurs où nous prenions plaisir à effaroucher les honnêtes gens, le « départ » et le café de « Colo » où nous « tapions le carton » en hurlant comme des sauvages et en faisant fuir les clients... la vieille boîte en « style de pâtisserie », peuplée de la faune si variée de nos professeurs que nous nous imaginions terroriser : anciens coloniaux datant de la conquête ; professeurs de la Faculté de Droit, détenteurs de la sagesse des nations ; financiers fossiles ; universitaires austères sanglés dans de vieilles redingotes, et le maître d'armes, notre confident des mauvais jours, qui nous offrait à tous, en mariage, sa fille, « la maigre et chaste Elvire ». Et puis enfin Monsieur Hardy, « notre père à tous » qui, pardonnant toujours nos excentricités, sut marquer si profondément notre génération, lui infuser son enthousiasme pour les choses d'outre-mer. Il avait été collaborateur de Lyautey au Maroc, et nous l'admirions sincèrement. C'est lui qui nous a fait sentir

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

la grandeur et la beauté de la voie que nous avions choisie, et aimer si profondément par avance notre métier. Son empreinte demeure encore aujourd'hui chez la plupart d'entre nous.

⁂

Il nous arrivait aussi de travailler. Il fallait apprendre nos *colles*, « nombreuses comme le sable des déserts », revoir nos programmes d'examen, achever des travaux spéciaux, parfois passionnants.

La bibliothèque de l'Ecole était alors notre refuge. Elle était particulièrement avenante, la vieille bibliothèque. Toutes les féeries coloniales s'y étaient accumulées d'année en année. Nous n'y entrions jamais sans une certaine émotion. Le grand prêtre du temple, c'était *Sidoisne* : un grand homme qui avait droit à un couplet dans la chanson héritée de nos anciens, les Pasquier, les Van Vollenhoven :

> Nous tous, paillards coloniaux,
> devrions suivre l'exemple
> du jeune Sidoisne, chaste et puceau,
> qui d'Amour fuit le temple...

Il avait sa légende. Elle affirmait que depuis quarante ans il n'était pas sorti une seule fois du bâtiment... C'était sa façon à lui d'être colonial. Il nous expliquait que ses livres lui ouvraient mieux que les voyages les portes du monde et du rêve. Nous le regardions avec étonnement, un peu d'effroi et beaucoup d'incompréhension, mais c'était un sage. Nous, nous aimions trop l'espace, la lumière et les chansons pour devenir ses disciples. Il nous jugeait sévèrement.

Et pourtant, malgré nos fredaines, nos rires et nos folies, nous retrouvions souvent le bon Sidoisne qui nous guidait et nous conseillait dans notre effort quotidien. Grâce à lui, nos longues heures d'étude devenaient passionnantes. Ah ! comme il la connaissait notre épopée coloniale ! Il fallait l'entendre nous parler pendant les longues et froides soirées d'hiver du marquis de Montcalm, du bailli de Suffren, ou de Savorgnan de Brazza, pour comprendre l'enthousiasme qui nous animait et le désir fou qui nous prenait alors de nous intégrer dans la cohorte des ouvriers glorieux ou obscurs de l'œuvre qu'il nous appartenait maintenant de continuer. Certains parfois regrettaient d'être venus « trop tard dans un monde trop vieux », tel ce cher Bernard qui eut bientôt, hélas ! l'occasion de faire le sacrifice de sa vie aux confins de la côte des Somalis n'ayant pas voulu reculer d'un pas devant une force vingt fois supérieure, estimant, à juste titre, que le prestige de la France l'exigeait...

⁂

Le temps partagé honnêtement entre le travail et la joie coulait vite. C'est toute notre jeunesse qui s'en allait dans ce Paris immense et que nous avions appris à aimer, dans ce climat de camaraderie profonde qui nous unissait les uns aux autres. Nous avions toujours hâte de partir, mais nous éprouvions aussi quelque douceur à retenir le moment qui passe. On ne vit pas impunément de longues années parmi tant de beautés, tant de vie intense, tant de souvenirs de la vieille France sans s'en imprégner, et sans mesurer le sacrifice consenti en quittant tout cela. Et l'Ecole aussi qu'il fallait abandonner. Et puis tous ces vieux et chers amis qui bientôt allaient être dispersés aux quatre coins de la terre dans un empire « où le soleil ne se couche jamais », et que sans doute on ne reverrait plus...

Après l'avoir tant attendu, ce moment de partir, c'est avec une profonde tristesse que nous le vîmes arriver. Il fallut tourner la plus belle page de notre existence.

Et puis ce fut fini pour nous de la chère vieille école, mais qui pourra nous faire grief de ne pas l'avoir oubliée ?

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN ENTERREMENT CHINOIS A CHOLON

Reportage de E. BERGÈS
Photographies de J. LHUISSIER et KODAK-PATHÉ

A LA MAISON MORTUAIRE

8 heures du matin à Cholon. La pittoresque foule chinoise anime les rues par ce frais matin ensoleillé d'un clair dimanche de décembre. Passons le pont des Malabars, sur l'Arroyo Chinois, et suivons le bord de cet arroyo pour gagner la maison du défunt, riche usinier chinois, dont les obsèques ont lieu dans la matinée.

Voici la maison, facilement reconnaissable au grouillement humain qu'elle attire, à l'immense et désordonné cortège en formation, au bruit, à l'agitation, dominés par la mélodie aigrelette d'une clarinette funèbre. Un auvent de circonstance, en bambou et paillote, prolonge la véranda de l'entrée d'une belle maison à étage. A son ombre, depuis dix jours qu'a eu lieu la mise en bière, se sont succédés visites et banquets, condoléances et franches lippées. Une vie intense a honoré une mort paisible. La famille a convenablement traité les visiteurs, recevant à table ouverte, offrant des festins de choix fournis par un restaurant célèbre de la rue des Marins. Un orchestre a présidé à ces visites de condoléances. Il faut bien faire les choses pour honorer dignement le père et l'industriel défunt ; c'est pourquoi les fils ont consacré 30.000 piastres à ses funérailles.

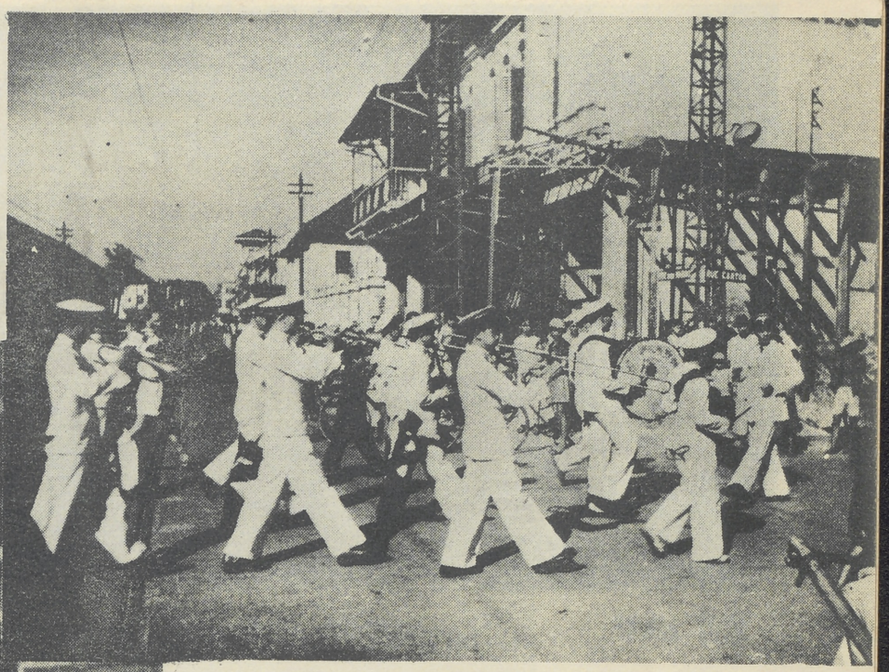
Sur l'arroyo tout proche, vont et viennent silencieusement sampans et jonques. Devant la maison funèbre, sur la berge, la foule va et vient aussi, mais dans un désordre animé et bruyant, plein d'appels et de cris. Chinois et Chinoises, petits enfants aux tempes tondues, le toupet sur le crâne, se pressent et discutent dans la fumée des cigarettes, affairés comme un jour de foire. Comment pourrons-nous entrer pour saluer la dépouille mortelle ? Soudain, voici le maître des cérémonies qui, digne et grave, vient à notre rencontre, nous ouvre avec décison un respectueux passage dans la foule et nous introduit près du cercueil devant lequel nous faisons trois inclinaisons. A notre entrée, s'est déchaîné un vacarme de lamentations : les pleureuses à capuchon ont étreint le cercueil à pleins bras, comme à commandement, en redoublant de cris, de gémissements et de sanglots, selon la coutume. La clarinette a monté deux gammes sonores. Magnifique de laque enluminée, dans l'éclat des ampoules électriques, entouré d'offrandes, surmonté de sentences parallèles en caractères chinois, sous l'œil fixe et noir de terribles dragons d'or, le riche cercueil en bois précieux imputrescible est un point de mire émouvant.

Nos lays terminés, nous nous retirons dans l'antichambre fourmillante, où sièges, rafraîchissements et cigarettes nous sont gentiment offerts. Les assistants nous dévisagent avec une sympathique curiosité. Ce n'est pas tous les jours qu'ils voient des fils d'Occident assister à l'enterrement d'un fils de l'Empire du Milieu. En attendant que tout soit prêt pour le départ du cortège, nous avons le temps d'examiner tout à loisir les êtres et les choses. Dans la pièce centrale de la maison, autour du catafalque, les pleureuses blanches sont agenouillées. De temps à autre, éclatent leurs longs gémissements qui fendent l'âme : c'est qu'un nouveau visiteur vient d'entrer et s'incline devant le cercueil. Les fils et petits-fils du défunt, une vingtaine environ, vont et viennent, habillés, coiffés, et chaussés d'étoffes grossières en fibre de coco, sans couture ni ourlets, effilochées et mal taillées. Aux oreilles et sur leurs yeux sont suspendus des bouchons en fibre. Ils ne doivent ni se moucher, ni essuyer leurs yeux ou leur visage. Tout cela symbolise la douleur et l'humilité : finie l'élégance, arrière visions et bruits joyeux de la vie ! Les yeux baissés sur le bambou de la tradition qu'ils tiennent à la main, ils traînent, courbés, leur douleur de bons descendants respectueux et agitent deux petits sachets, l'un blanc, l'autre bleu, suspendus dans leur dos à la ceinture de corde. Dans ces sachets de toile sont les céréales qui seront jetées dans la tombe du mort afin que, dans l'autre monde, il puisse préparer les récoltes qui assureront sa subsistance. Des maîtres de cérémonies, des ordonnateurs qui ont pour mission de veiller à l'excellente marche des obsèques viennent aux ordres et arborent au revers du veston une étiquette en étoffe blanche où s'inscrit en noirs caractères leur fonction. Dans un coin de la pièce, voici une délicieuse jeune fille du Paradis (sûrement un joli garçon !), vêtue de vives couleurs et richement fardée et parée, voisinant avec un personnage qui semble, lui, échappé d'une caverne de mauvais génies. Sa tunique noire, ample et longue, son tarbouch au croissant argenté, sa longue canne noueuse et tordue, évoquent en mon esprit les Touareg au masque tragique. A côté, un gros Pierrot rubicond porte le caractère 日 (jour-soleil) près d'un arlequin dégingandé musicien et chanteur. D'autres acteurs aux accoutrements bizarres, sont là aussi, rendant l'hommage traditionnel du théâtre classique chinois.

Mais voici qu'apparaissent des personnages dont l'uniforme tient à la fois du garçon livreur, du chauffeur de grande maison et du contrôleur de tramway. Ce sont en réalité des musiciens de la fanfare de Tchin-Wo, qui, rangés en ordre sous la direction d'un chef à la casquette galonnée et à la baguette saccadée, exécutent avec conscience une rugissante marche funèbre vaguement apparentée à celle de Chopin. Puis ils se retirent. A la sortie, un ordonnateur remet à chacun d'eux un bouquet de fleurs, un éventail et une enveloppe rouge et blanche contenant une piastre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'orchestre Tchin-Wo
a rendu son hommage. →

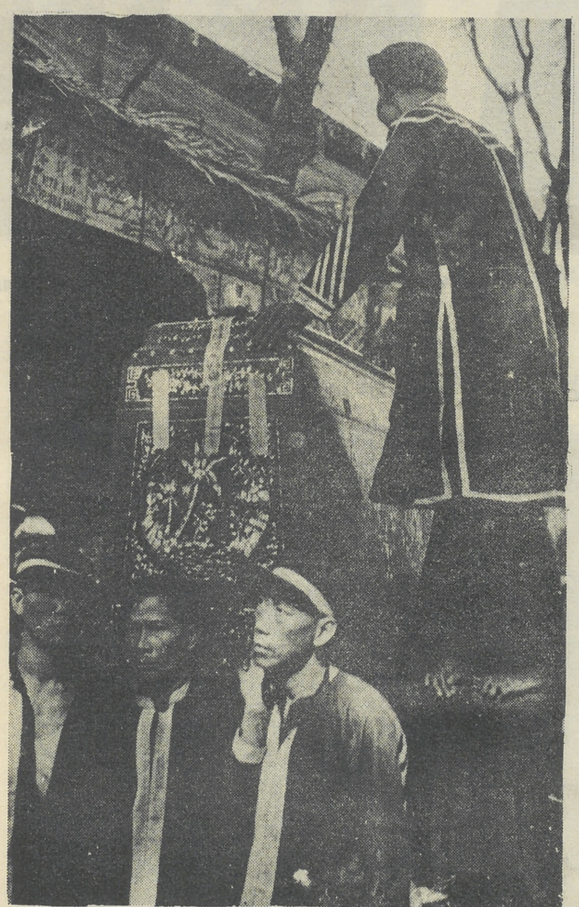


Mélopée funèbre.

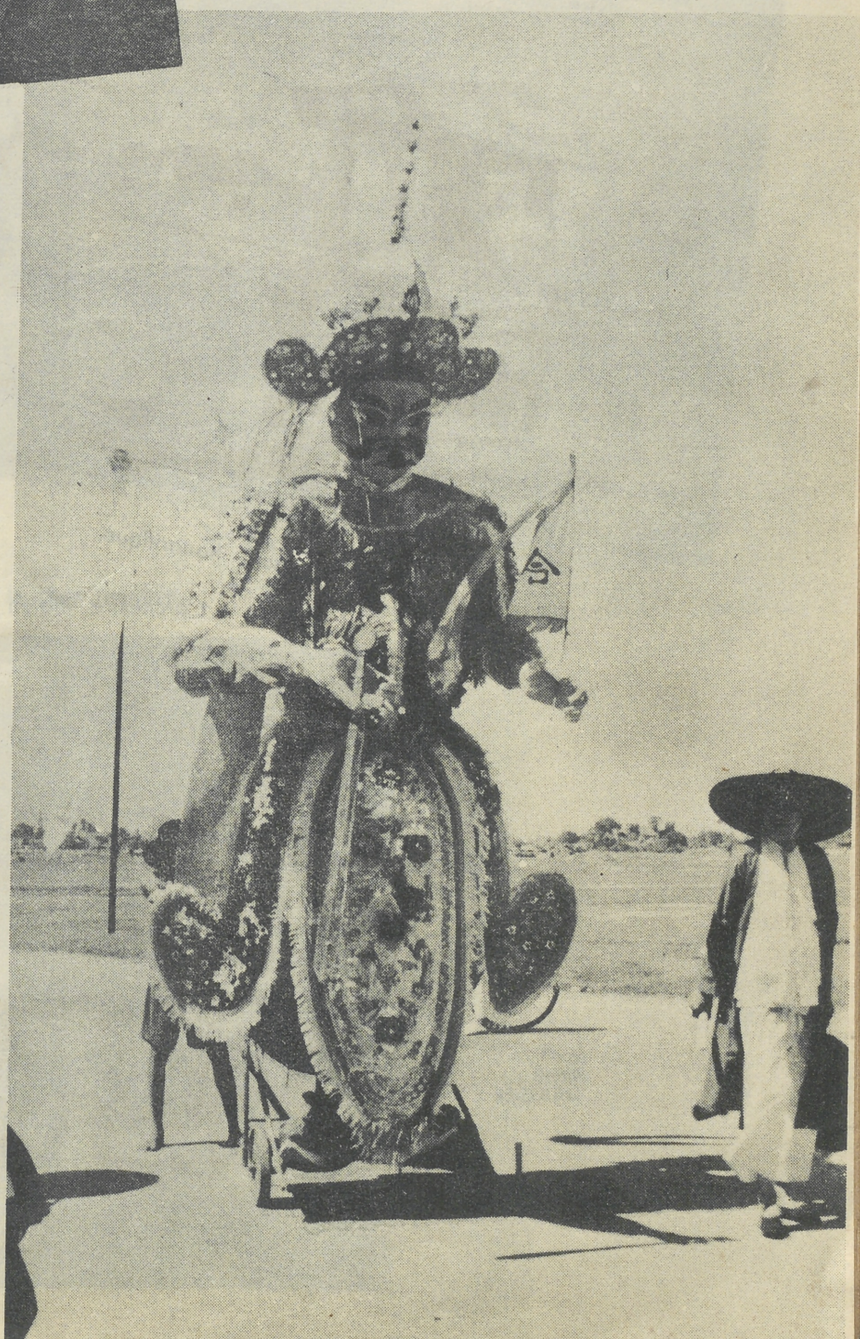


Le Grand Génie qui ouvre la voie
de la Capitale de l'Ouest. ↓

Photos
LHUISSIER



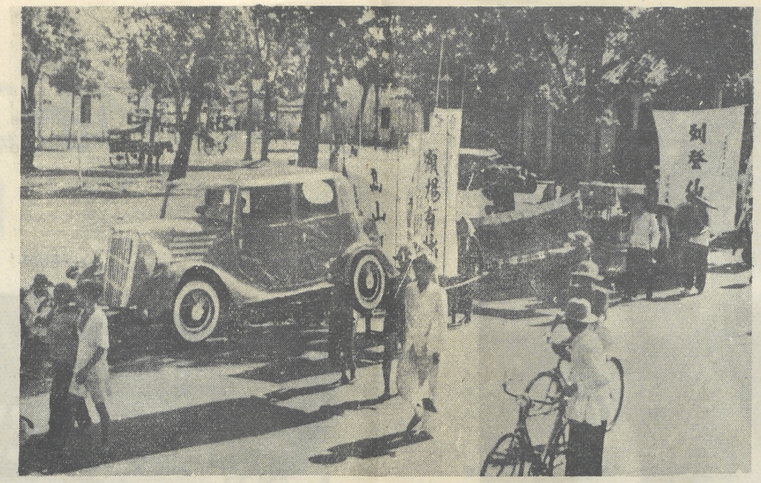
Pas une goutte de « chum » n'est versée...



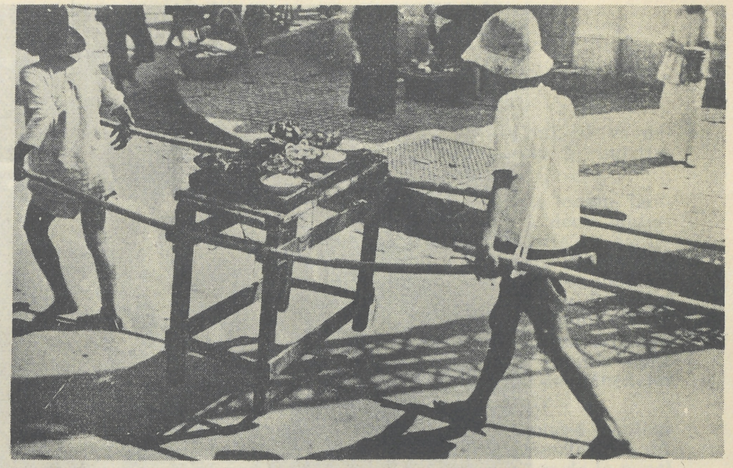
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Photo KODAK — Les banderoles des éloges.



L'auto des agréments. — Photo LHUISSIER



Quelques offrandes — Photo KODAK



Photos LHUISSIER — Le palanquin honorifique.



Premier orchestre.

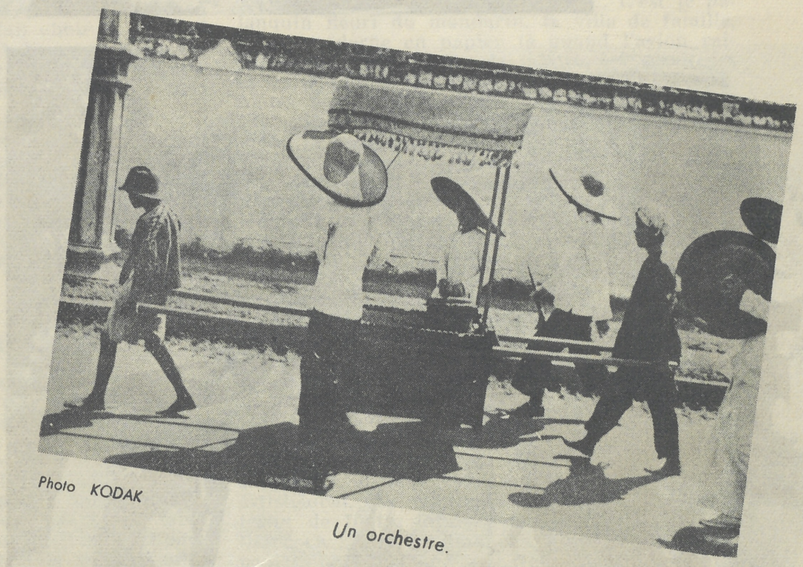


Photo KODAK — Un orchestre.

L'orchestre indien vient de jouer : « Si tu reviens... »

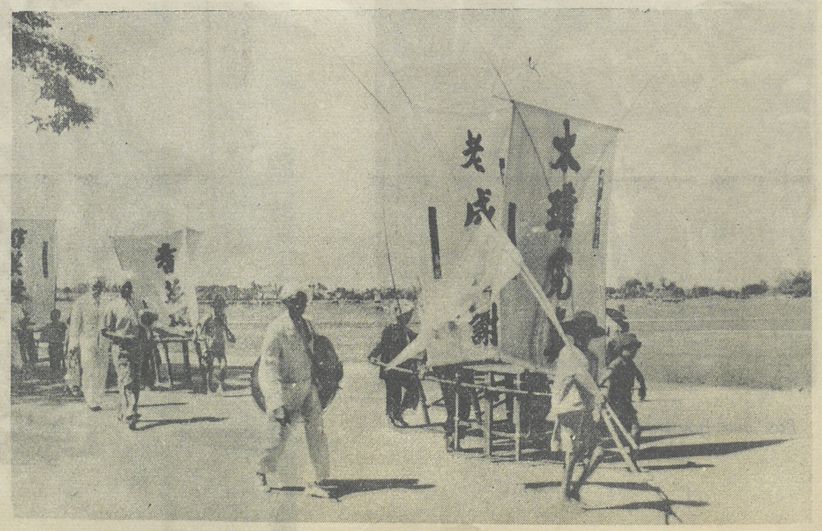


Photo LHUISSIER

La famille en deuil blanc, derrière le char funèbre.



Photo LHUISSIER

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Sur le sentier du cimetière.

—



Dernier transport à côté du cimetière familial, cigarette aux lèvres.

—

Photos LHUISSIER



Dernier adieu de fils aîné.

—

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'heure solennelle arrive. Les porteurs viennent prendre le cercueil. Au dehors, des agents de police indochinois et des gardiens malabars écartent les badauds. Le cercueil, hissé sur de robustes épaules, glisse lentement, sans heurts et sans à-coups vers le char doré qui l'emportera. Sur le cercueil se trouve le petit verre plein de vieux vin de Chine (Mai-quê-lô) posé sur un billet de 20 piastres, témoin de la parfaite horizontalité du transport. Si une seule goutte tombe, adieu cadeau ! Mais le transport se fait magistralement. L'ordonnateur galonné apporte triomphalement le verre témoin et le billet intact au fils aîné du défunt qui, satisfait, fait le geste opportun : il récompense.

Ceci me rappelle la fameuse histoire contée par Pujarniscle dans *Le Bonze et le Pirate*, du célèbre contrebandier tonkinois des temps héroïques, qui, pour transporter 100 kilos d'opium de contrebande, avait substitué la drogue au corps de sa concubine, dans le cercueil fleuri. Les porteurs, soudoyés par un chef pirate ennemi au courant de la ruse, avaient fait choir le cercueil devant la Douane d'Hanoi et le cercueil ouvert laissa échapper une matière visqueuse, noirâtre et odorante... devant la foule horrifiée... puis hilare...

Des bonzes battant la crécelle et psalmodiant des prières, vêtus d'habits de cérémonie multicolores et chamarrés, précèdent la famille qui quitte la maison ; chaque membre sort courbé, affaissé, soutenu par deux amis. Les gongs sonnent, les orchestres jouent, des pétards éclatent. Le cortège se met en marche. Devançons-le pour voir l'ensemble.

L'ORDONNANCE DU CORTEGE FUNEBRE

Le quai de Mytho est presque paisible. Soudain, au pont des Malabars, éclate un tintamarre assourdissant : roulements de grosse caisse, violents coups de tam-tam aux résonances profondes, frémissements de cymbales de cuivre. Dominant le tout, un solo pur de clarinette dessine son arabesque musicale, aigre et âpre, dont la mélodie en mineur, capricieuse et nette, saisit et pince le cœur. Sommes-nous au Maroc, au pays des derbouka et des raïta ? Mais voici d'autre musique : *Si tu reviens, me demanderas-tu pardon ?* émanant d'instruments européens, une orgie de nouveaux tam-tams, de gongs, de clarinettes, de hautbois, de violons chinois, de cymbales encore... Nous sommes bien à Cholon : aucun doute. Dans une apothéose de musiques synthétisées, dans la gloire éclatante de la tradition et du modernisme, le bel enterrement chinois s'avance.

Après la surprise de l'oreille, l'œil s'étonne de cet ensemble pittoresque, de ce cortège infini et bariolé, extrêmement vivant, où se succèdent sur près d'un kilomètre, de surprenants tableaux :

Voici d'abord, derrière le maître de cérémonies armé de la trique et répandant les taëls d'or à la volée, le « Grand Diable qui ouvre le chemin ». C'est un Bon Génie Singe, haut de trois mètres, au costume traditionnel en papier de couleurs vives, cornes au vent, le masque terrible, le glaive à la main droite, des drapeaux ailés dans la main gauche et dans le dos. Il peut franchir d'un bond des milliers de lieues et il ouvre ainsi la voie du Paradis, de « la Capitale de l'Ouest ». Prosaïquement, aujourd'hui, il va devant le cortège sur son avant-train à roulettes caoutchoutées...

Derrière ce grand démon, voici la longue banderole de l'état civil, flanquée des deux lanternes traditionnelles. La banderole porte en caractères le nom du défunt, le lieu et la date de sa naissance Pour les hommes il est de coutume d'ajouter trois ans : ciel, terre, homme. Pour les femmes, quatre ans : ciel, terre, humanité, femme. L'entrée dans la Capitale de l'Ouest est ainsi hâtée. Le sexe aimable en Chine aussi a donc besoin, par rapport au sexe laid, de bénéficier d'une année de grâce supplémentaire...

Sur les lanternes, en caractères rouges (couleur de la vie) s'étalent les prénoms immortels du défunt ; en caractères bleu-noir (couleur de la mort) s'inscrit l'âge qui passe...

La voie étant ouverte au défunt, devant lui, cheminent les « agréments de la vie » portés par les parents et amis en deuil blanc. C'est le palanquin fleuri du mandarin, la villa de famille, l'auto moderne en papier (à quand l'avion raider ?), le cyclo-pousse de maître, les serviteurs et les servantes, les oiseaux et plantes d'agrément, toutes figurines de papier colorié, habilement travaillé et enluminé, mais que le transport abîmera, hélas ! et que le feu détruira au cimetière. Tout cela est le rappel douloureux des joies de la vie que la mort abandonne, mais qui l'accompagnent à son dernier voyage. D'autres « agréments » sont essaimés le long du cortège. Nous voyons passer entre deux orchestres ou deux banderoles les plateaux richement garnis d'offrandes: ici trônent rouges, luisants, trois cochons laqués à point, portés chacun à bras sur une plateforme. Le soleil fond un peu leur graisse et met des larmes sur leur groin, la poussière de la route s'inscrit en traînées blanchâtres sur leur dos dodu et lisse. Symboles de richesse éphémère, ils finiront leur longue parade magnifique et solennelle, découpés, déchiquetés et engloutis par la foule aux abords du cimetière. Voici encore des bols de riz bien blanc, bien gras, les fruits savoureux, bananes et pamplemousses, disposés artistement, les plateaux de victuailles, les gâteaux de toutes formes et toutes couleurs, des tissus en rouleaux, des taëls d'or et d'argent, en papier. Le défunt, qui sait très bien ce qu'il quitte ici-bas, ne doit aborder l'Autre Monde inconnu qu'avec des provisions sérieuses et un confort certain. Il n'est jamais prudent de s'embarquer pour aussi loin sans biscuit...

LES BANDEROLES

Suivent les banderoles, portées sur des tréteaux. Fleurs mouvantes blanches, vertes, roses, bleues, mauves, elles ondulent sur plusieurs centaines de mètres, animées par les à-coups des porteurs fatigués, qui parfois s'arrêtent et regagnent leur place au galop. Ces bannières de soie, sont les « couronnes » offertes par la famille, les amis, les camarades. Elles proclament en caractères énormes les hauts mérites du défunt, elles expriment la douleur et les regrets des donateurs vivants. A côté de ces sentences, remarquons des caractères plus petits : ils disent qui a offert la belle bannière et qui l'a faite. La publicité, même modeste, ne perd jamais ses droits. Que disent ces sentences ? Voyons-en quelques-unes sans prétendre traduire les cent quarante qui défilent :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Du fils aîné :

« Au ciel du Sud l'étoile s'est éteinte,
» Je prendrai votre suite. »

Des fils :

« Le chef de file du vol de canards est tombé,
» La Haute Montagne s'est écroulée. »

Des parents :

« Sa renommée sera éternelle,
» Ses éminentes vertus le conduiront à la Capitale [de l'Ouest.
« Près des fenêtres, les voix se taisent, les con- [versations s'arrêtent,
» Les Cigognes s'envolent vers les nuages,
» Ses vertus ne seront pas oubliées. »

Des amis :

« Dans le vent et la poussière, on apprécie la [vraie amitié,
» Il était loyal et sincère,
» Il a filé comme une comète,
» Il a bien élevé ses enfants. »

D'un lettré :

« C'est un grand lettré qui n'est plus. »

D'un vieillard :

« Ses vertus éminentes ont fait sa haute réputa- [tion. »

Des camarades :

« La Cigogne rentre du Ciel du Sud,
» L'homme revient à l'île des Saints,
» Le soleil s'est couché derrière la montagne de [l'Ouest,
» Ses antiques vertus éclairent l'Humanité,
» Un beau matin, on devient éternel,
» L'Harmonie est détruite entre deux amis,
» La Haute Montagne de vertu doit être contem- [plée,
» Son Printemps demeurera éternel,
» Son Cœur est pur comme la neige,
» Sa spiritualité demeure sur la terre,
» Sa réputation doit servir d'exemple,
» Il enfourche la Cigogne pour voler vers la Ca- [pitale de l'Ouest. »

D'un musicien :

« La guitare ne vibrera plus. »

D'un paysagiste :

« La Montagne est voilée par les nuages... »

Que tout cela est donc poétique et joli ! Combien pâlissent à côté nos couronnes aux pauvres formules...

LES ORCHESTRES

Dans la file des bannières à éloges, s'agite un premier orchestre classique de huit musiciens chinois coiffés du chapeau cônique à larges bords : cinq violons « cây-don », une clarinette, deux paires de cymbales. La mélopée funèbre est joyeuse, criarde, elle scie les fibres, la clarinette escalade des échelles de notes acrobatiques. Un second orchestre suit un tamtam porté. Des coups espacés, à rythme régulier, font résonner un gros tambour qui éclate et vibre longuement et lugubrement comme un tronc d'arbre fendu. D'autres petits tambours sont heurtés à cadences variables, accordées au rythme des musiciens qui les suivent. Ceux-ci ont un chapeau plat fleuri, serré au menton par une bride. Les cymbaliers des orchestres « Triêu-châu » lancent leurs cuivres en l'air, les rattrapent habilement et les choquent ensemble avec frénésie pendant que les instruments à vent démarrent dans un accès subit. Les tenues des musiciens sont gaies : des maillots rouges de sport, des maillots à damier jaune et noir. L'œil en est réjoui. Ce n'est pas tout dans l'orchestration générale. La tradition dit que plus il y a de bruit, plus l'enterrement est beau. Voici le *nec plus ultra* de l'harmonie moderne, l'orchestre indien devenu classique dans les enterrements chics : un gros Indien barbu, le chef ceint d'un turban jaune canari, souffle avec force dans un bugle. A sa gauche, un compatriote maigre et moustachu, tête une clarinette dont quelques notes ratent. La grosse caisse et les cymbales sont actionnées par un troisième « Malabar » au turban sans couleur. Le quatrième « band-musicien », aux cheveux blancs et à l'énorme moustache d'écume, fait ronfler un baryton rauque qui s'époumonne et se rattrape comme il peut. Pendus au bras de ces professionnels de la musique funèbre, deux musiciens aveugles de l'Ecole des Aveugles de Cholon, cheminent en soufflant dans leurs instruments. Et nous entendons successivement les morceaux choisis d'un programme adéquat :

1° *Si tu reviens, me demanderas-tu pardon...* (tango d'espoir).

2° *Ah ! fallait pas, fallait pas qu'il y aille...*

Ah ! fallait pas, fallait pas y aller !... (marche de circonstance-regrets).

Riquita, jolie fleur de Java (air exotique).

Comme m'a dit aimablement mon jeune voisin chinois, il faut être de son temps.

LES CHARS

Viennent ensuite trois chars somptueux qu'on promène dans tout Cholon, en zigzaguant des quais aux boulevards, des grand-rues aux avenues, à la suite des agréments de la vie, des orchestres, de la troupe d'acteurs costumés, des banderoles.

Le premier est le char du repos de l'âme traîné par deux chevaux. Il est doré, peint, laqué, agrémenté des deux dragons assistant le soleil et contient les tablettes et le portrait du défunt ; c'est là que son esprit réside et se repose durant les funérailles du corps.

Le deuxième char est écrasant de splendeur. Le camion intérieur est entièrement recouvert par les cadres laqués et dorés, les paysages bucoliques, les scènes bouddhiques, les clochetons, les dragons, les pompons. Assis à l'intérieur, les quatre bonzes prient, chantent et tapent la crécelle. Le dernier char ne le cède en rien, au point de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

vue munificence au second. C'est au soleil un étincellement d'or et de nacre, un échafaudage savant de pagodons, un luxe de broderies, de gravures coloriées, de caractères artistement découpés. C'est là que, sous la garde de quatre dragons aux têtes grimaçantes, notre ami céleste dort son dernier sommeil au ronronnement d'un moteur tournant en première vitesse. Tout contre lui, suit la famille : le premier c'est le fils aîné, soutenu des deux bras, le front vers la terre, en main le rameau fleuri de la succession et de la tradition ; derrière lui les autres fils, les petits-fils, puis les femmes encapuchonnées de blanc au milieu des pleureuses, toute la nombreuse kyrielle de parents. Que de cris, quels gémissements au milieu de la cité chinoise ensoleillée et ébaubie. Le reste du défilé est déjà moins discipliné. On voit une profusion de Chinois vêtus à l'Européenne, un océan de chapeaux mous et de casques blancs, quelques panamas, quelques robes fleuries de cérémonie. Chacun agite l'éventail de circonstance et tient son bouquet individuel. Nous avons hérité nous aussi de l'éventail, des fleurs et de la pochette-surprise contenant une piastre. Cette piastre est destinée à chaque membre du cortège. Rentré chez lui, il doit, au retour des obsèques, acheter avec cette piastre des choses sucrées qui lui feront goûter la joie de vivre par contraste avec la mort qu'il vient de côtoyer. J'ai fait, pour ma part, un festin de sucettes. Les rafraîchissements, les cigarettes, les pochettes-surprise, sont distribués tout au long du cortège. Et tout derrière la foule, les cycles, les pousses, les voitures à cheval prévus pour le retour, dans un tumulte d'invasion, se bousculent et se poursuivent. On crie, on fume, on crache de longs jets rouges de bétel. Très chargée, une « xe-ca » (voiture à deux chevaux) transporte des paniers de bouteilles, de glace, de victuailles, des jossticks, pour le festin d'après la mise au tombeau.

Le cortège, parti vers 9 h. 30, s'est montré dans tout Cholon, puis a gagné la route de Phu-tho. Il traîne, disloqué à présent sur plus d'un kilomètre. Il fait très chaud. La famille, les amis sont harassés. Certains, au sortir de la ville, abandonnent le convoi pour rentrer chez eux. Le champ du repos est à six kilomètres de la maison. Les agréments de la vie souffrent des cahots, les orchestres paressent et boivent, les voitures soulèvent de la poussière, les banderoles penchent et se froissent. Enfin, vers 11 h. 30, nous voici sur la route de la pagode de Giac-lâm, à cinq cent mètres du cimetière de la famille. Les chars sont arrêtés, il faut emprunter les diguettes de rizières et des sentiers dans les bambous. La foule se répand dans la rizière sèche, on s'asseoit dans les coins d'ombre, sous les touffes de bambous. Le cercueil est replacé sur les épaules des porteurs. Voici venir la fin.

LA MISE AU TOMBEAU

Dans un coin charmant, entre deux haies de bambous, nous suivons le défunt. Le cimetière privé est un endroit souriant, avec ses tombeaux peints, ses fleurs, sa verdure. Autour, la rizière. Sur toute la scène, un soleil d'une gaîté féroce. Les gens s'asseoient, fument, boivent, mangent, s'épongent, s'éventent. La jolie cohue !

Le cercueil est déposé devant le tombeau inachevé, construit en briques, chaux et ciment. Le cercueil sera muré dedans, la superstructure s'achèvera ensuite lentement avec tous les soucis d'une architecture compliquée... Des nattes sont étendues autour. Pleureuses, femmes, enfants s'agenouillent sur ces nattes et c'est la grande scène du déchirement. Le fils aîné, puis tous les autres viennent disposer devant le cercueil, le portrait du mort et le rameau de succession puis la table des offrandes. On voit sur cette table des choses exquises : quatre beaux porcs laqués, des poulets, des canards rôtis, des pains de riz, des poissons grillés, des fruits, des bols de riz, de l'alcool de riz dans des pots d'étain. La brise charrie des odeurs étranges : cuisine épicée, encens des jossticks, fumée de cigarettes, alcool et limonade, médicament à base de menthe. Les orchestres se répondent dans des cacophonies indescriptibles, les pleureuses hurlent. Les bonzes font l'incantation au génie de la terre, agitent leurs instruments et vrillent leurs prières, les ponctuent de coc-coc interminables. On se croirait en plein cauchemar d'antiquité, sans le parapluie familier et la thermos qui trône.

Enfin le cercueil est descendu dans le tombeau, dans un vacarme inouï et les lamentations redoublées. Chacun, fils aîné en tête, va se prosterner, jossticks en main et, pendant ce défilé, tous les « agréments de la vie » combustibles sont entassés près du tombeau. Le feu est mis par un ordonnateur et l'on voit s'élever en flammèches ou tomber en cendres dans le crépitement des bambous et le grésillement du papier-métal, l'âme fragile de ces bonnes choses commodes que sont le palanquin, le cyclo, l'auto, la maison, les serviteurs, la fortune, les taëls d'or et d'argent.

Fugacité des choses humaines !

Que notre ami céleste dorme en paix, dans sa rizière encadrée de bambous, en ce coin faste choisi par le géomancien. Ses fils pourront tenir bien haut la tête. Il eut un bel enterrement ! Et tandis que festoie sur les lieux la foule d'amis, sous la protection de l'âme qui volète, radieuse, nantis d'un éventail, d'un bouquet fané et d'une piastre, regagnons Saigon pour acheter des sucreries et trouver que la vie, même calme, a du bon.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

SE comprendre mutuellement ! Arriver à admettre que, si certaines personnes, des races entières, ne pensent pas comme nous, c'est qu'elles ont peut-être des raisons de le faire, et que nous ne sommes pas les seuls à « avoir raison », et que d'autres peut-être « ont raison » de ne pas penser, de ne pas s'exprimer, de ne pas faire comme nous. La linguistique, avec son air pédant, un tantinet ridicule, peut nous aider à acquérir cette sagesse qui consiste à ne pas se croire supérieur aux autres en tout.

Je tâchais, oh ! il y a bien longtemps, mettons un demi-siècle, de comprendre les Annamites. Les comprendre en étudiant leur manière de se comporter, dans la vie ordinaire, soit quand ils sont libres de toute contrainte, soit lorsque les croyances, les rites, les lois modifient plus ou moins leurs réactions et leurs gestes. En étudiant aussi leur langue. Et c'est ici que je veux en venir. J'ai pris, sur cette question, à même le peuple, à même la vie quotidienne, le langage vulgaire des gens, des centaines, des milliers de notes. La plupart ont été utilisées dans ma *Cosmologie populaire annamite* et dans mon *Anthropologie populaire annamite*, deux ouvrages dont de bons juges ont tenu à me dire le cas qu'il en faisaient.

Mais je n'ai pas tout dit.

On ne peut jamais tout dire. Cela me rappelle un de mes collaborateurs, quand je dirigeais une revue ecclésiastique pour le clergé annamite. Il tenait la rubrique de la Prédication. Il m'apportait des sermons de six à huit pages.

« Soyez concis, lui disais-je, soyez bref. Deux pages, trois tout au plus.

— Mais, Père, insistait-il, je ne puis pas tout dire en si peu de place.

— Eh ! mon bon ami, même si vous mettiez dix ou vingt pages, vous ne diriez jamais tout. » Je ne l'ai jamais converti. Et il continue à assommer ses auditeurs par ses sermons interminables.

Donc, je relisais dernièrement quelques-unes de ces pages qui restent. Non seulement il y a là des considérations sur la manière dont les Annamites conçoivent et expriment certaines idées, mais on y trouve des scènes, de petits tableaux qui étaient fréquents jadis dans tout le pays, mais que l'on ne voit plus aujourd'hui, si ce n'est peut-être dans les coins les plus reculés des campagnes. Il y aura peut-être quelque intérêt à tirer ces pages du vieux cahier où elles s'effritent.

L'étude des mots de la langue annamite nous montre que l'esprit des Annamites tantôt suit une marche identique à la nôtre, pour la conception et l'expression des idées, et tantôt s'écarte de notre manière de faire.

Prenons le verbe « porter ».

Nous avons, en français, beaucoup de quasi-synonymes : « apporter, reporter, importer, exporter, transporter, emporter, remporter, colporter ». Tous ces verbes expriment la même action, avec une nuance différente. Cette action consiste à « déplacer » quelque chose. La nuance ne se rapporte pas à l'action elle-même, c'est-à-dire aux gestes que l'on fait pour accomplir cette action, mais à une circonstance extérieure à l'action : «vers soi, de nouveau, au dedans, au dehors », etc. Quelques verbes expriment une nuance morale, ou quasi morale : « supporter, se comporter, déporter, se rapporter », nuance également extérieure à l'action considérée en elle-même. Et ces nuances diverses, le français les exprime non pas en employant un mot différent par la racine, mais, suivant les lois des langues à flexion, en ajoutant au même verbe, « porter », une petite syllabe, qui indique la nuance à exprimer.

C'est que, pour un Français habituée à penser selon sa langue, il s'agit, dans tous les cas exprimés ci-dessus, d'un seul et même acte, consistant à « déplacer » quelque chose. Cet acte, on ne considère pas les gestes nécessaires pour l'accomplir, on considère le but à atteindre, le résultat obtenu : déplacer quelque chose. L'esprit français — ou plutôt ses ancêtres lointains, les Latins, les Aryens — a synthétisé tous les gestes que l'on peut faire pour « déplacer » quelque chose, dans un seul mot : « porter ». Et si, parfois, il ajoute à l'idée fondamentale une nuance, c'est une nuance extérieure à l'acte lui-même : « apporter, importer », etc. Et cette nuance est indiquée non pas par

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163, 170.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un mot nouveau, mais par quelques lettres ajoutées au même mot : « porter ».

Autant de différences avec la manière de concevoir des Annamites.

Les Annamites considèrent les gestes que fait celui qui porte. Les gestes étant différents, ils pensent que l'acte de porter est différent, qu'il n'y a pas un seul acte de porter, mais plusieurs, et ils rendent ces divers actes, ces diverses notions, par des mots complètement différents.

Ont-ils tort de penser ainsi ?

Celui qui prend une lourde poutre, la soulève péniblement, la met sur son épaule, et la porte dans un autre lieu, ne fait pas les mêmes gestes, donc pas le même acte, il s'en faut, que celui qui prend délicatement une paire de savates par l'extrémité des doigts, et les « porte » à un autre endroit. Donc, deux idées différentes, et, par la même, deux mots différents : *vác*, pour « porter sur l'épaule » ; *xách*, (en Haut-Annam *xéc*), pour « porter avec l'extrémité des doigts », ou, d'une façon plus large, « porter suspendu à la main ».

Mais il y a plusieurs manières de porter sur l'épaule. Ou bien c'est une poutre rigide, un fagot de bois, une brassée de n'importe quoi, qu'on maintient sur l'épaule, et alors c'est *vác* ; ou bien ce sont deux paquets, deux paniers, de poids égal, que l'on « porte », l'un par devant, l'autre par derrière, suspendus par des liens à un bâton qui repose sur l'épaule. C'est, dans ce cas, une action différente, qui exige un déploiement de forces différentes, des gestes différents, et qui, par conséquent, est désignée par un mot différent, *gánh*. C'est la méthode habituelle des Annamites. Même quand, parfois, ils n'ont qu'un objet à porter, ils le portent de cette façon, attachant au bâton de palanche, pour faire contre-poids, un caillou ou un morceau de bois. Il y a même, à Hué, des pierres taillées exprès, avec un trou, pour être portées comme contre-poids. En Haut-Annam, le mot *sương* est employé comme synonyme de *gánh*, avec, peut-être, un sens plus général.

Quant au portage sur l'épaule, la langue annamite le divise en deux : portage par un seul homme, *vác*, comme nous avons dit ; portage à deux ou à plusieurs, et alors les Dictionnaires donnent le mot *kiêng*, que Taberd traduit : « plures aliquid deferre humeris », et, dans le dialecte du Haut-Annam, « ke », que les Dictionnaires ne donnent pas de même qu'ils ne donnent pas une expression : *sương co ke*, « porter sur l'épaule, à deux ou à plusieurs ».

Passons à une autre action, à une autre idée, à un autre terme.

On place un objet sur la tête, lourd ou léger, un chapeau en feuilles, par exemple, ou un panier, une gerbe de riz. Vue extérieurement, cette action est toute différente de celles que nous venons de voir. La femme du Midi qui, au marché, à Marseille, enroule un mouchoir en torsade sur le sommet de sa tête, et sur ce coussinet place un panier d'oranges pour les porter le long des rues, ne fait pas les mêmes gestes, les mêmes efforts, la même action que le débardeur du port, qui met un sac sur son épaule ou sur son dos pour le transporter ailleurs. Le résultat est le même, l'objet peut être le même, mais, subjectivement, l'acte est différent. Les Annamites, pour l'exprimer, emploient un mot propre : *đội*, « porter sur la tête ».

Appelez le domestique, commandez-lui de vous apporter un bol de thé, pas la petite tasse de thé chinois, avec tout le service placé sur un plateau laqué, mais la grosse tasse de thé annamite, que l'on sert dans les campagnes. Il revient bientôt avec un grand bol, plein d'une eau tiède, noirâtre, trouble, où surnage une écume blanchâtre, où flottent des débris de feuilles, des tronçons de ramilles. Ne vous laissez pas décourager par le premier aspect, buvez hardiment c'est le « thé de Hué », *chè Huế*, boisson rafraîchissante, diurétique. Quand on a fait une bonne randonnée à pied ou à cheval, rien ne vaut le « thé de Hué », pour vous désaltérer. Mais examinez aussi comment le domestique tient le bol. Les bras presque collés au corps, les avant-bras tendus en avant, les mains ouvertes, les doigts allongés, appliqués, ainsi que la paume des deux mains, sur la convexité du bol. Le Français a dit : « Boy, apporte du thé ». L'Annamite, voyant là des gestes différents, un acte différent, emploie un mot différent : *bưng*, « porter avec les deux mains ». C'est aussi le geste de l'offrande, « offrir des deux mains », le geste de l'obéissance, de la soumission.

Mais si l'on porte avec les deux mains sans faire le geste rituel décrit plus haut, si l'on porte par exemple un meuble, à un ou à deux ou à plusieurs porteurs, les mains posées à plat sur le meuble n'importe dans quelle position, alors ce n'est plus *bưng* qu'il faut employer, mais *rinh*. Les Dictionnaires ne donnent pas ces nuances de sens, qui sont très importantes pour l'emploi des termes propres et la bonne expression.

Voyez passer l'écolier qui s'en va — qui s'en allait — étudier les caractères chinois. La chevelure longue, comme ceux qui vont se marier ou comme ceux qui ont pris femme, car un écolier est déjà un homme, la démarche guindée, l'air sérieux, le teint pâle, la poitrine bom-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bée, les épaules en équerre et faisant saillie en arrière, un bras se balançant, suivant l'étiquette, l'autre replié, maintenant sous l'aisselle, les livres canoniques ou leurs commentaires. Pour un Français, l'étudiant « porte » ses livres. Pour les Annamites, c'est *cắp*, « porter sous l'aisselle », un mot différent, correspondant à des gestes, à une action, à une idée différents. C'est aussi le geste de quelqu'un qui vient de dérober prestement un petit objet *ăn cắp*, « chaparder, faire un larcin ».

Toutes les fois que l'on arrive dans un village, surtout si on y est connu, c'est tout de suite le rassemblement de la marmaille ; tous accourent, des plus petits aux grands, et dans tous les costumes, les uns drapés de leur plus belle nudité, les autres vêtus des habits les plus rapiécés, les plus sales, les plus déchirés. Les grands « portent » les petits, parfois sur le dos, ordinairement à califourchon sur la hanche. J'ai employé le même mot pour les deux manières de porter ; mais les Annamites distinguent soigneusement : *cõng*, « porter quelqu'un sur le dos » ; *bồng*, « porter sur la hanche ». Ajoutons *ẵm*, « porter dans les bras contre la poitrine », avec une nuance d'affection. Ajoutons encore *cõng đồng đồng*, « porter à califourchon sur les épaules.

Le mot *mang* désigne l'acte de porter autour du cou, autour du bras, autour des pieds ou des mains, en bandoulière, tout ce qui est suspendu, ou plutôt, peut-être, tout ce qui s'enfile : *mang gông*, « porter la cangue » ; *mang súng*, « porter un fusil en bandoulière » ; *mang bùa*, « porter une amulette » ; *mang gươm*, « porter un sabre en bandoulière » ; *mang đôi dép*, « porter des sandales » retenues par un lien prenant le pouce et les autres doigts du pied ; par extension de sens : *mang tật*, « être atteint d'une infirmité » ; *mang chữ bất nghĩa*, « porter les caractères : sans reconnaissance », « ingrat ». Un synonyme de *mang* est *đeo*, qu s'emploie aussi au propre et au figuré.

Tous les termes que nous venons de voir rendent la notion de « porter » en se basant sur les gestes que fait celui qui porte. Il y a quelques termes qui rendent la même idée, mais en considérant plutôt l'instrument dont on se sert, ou le résultat obtenu, par exemple : *xe*, « brouetter, charrier, véhiculer » ; *chở*, « transporter », par barque, par véhicule, à dos d'animal ; *xúc, xắc, xích*, « pousser » un meuble pour le changer légèrement de place.

Enfin, nous avons un mot qui semble, comme notre mot « porter » synthétiser le sens général de « faire passer d'un endroit dans un autre », c'est *đem*, ou *đam*, dont les Européens font un véritable abus, précisément parce qu'il répond davantage à l'idée générale que nous avons de l'action de « porter ». C'est un mot dangereux, car il élimine, dans la bouche des Français annamitisants, et même chez les Annamites francisants, les termes propres usités dans la langue populaire, tout comme ces mauvaises herbes qui finissent par envahir les plates-bandes et étouffer les belles fleurs de notre jardin.

En somme, l'étude de ce mot « porter », nous a fait voir que la langue annamite et la langue française suivent une même marche, mais ont quand même beaucoup de différences, en ce sens surtout que le français est plus synthétique dans son expression, et qu'il rend les nuances par des dérivés du même verbe, ou en considérant les circonstances extérieures, objectives, de l'action de porter, tandis que l'annamite s'enrichit par les termes qui peignent les gestes du sujet qui porte.

Que de mots, que d'expressions on pourrait étudier de cette façon, et l'on arriverait ainsi à connaître vraiment la langue annamite !

(A suivre.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



EN MARGE DU TÊT

Jeune femme tonkinoise.

(Cette photographie orne la couverture du numéro spécial de la revue annamite « Trung-Bac Chu-Nhat » consacré au Têt.)

DEUX NOUVEAUX TIMBRES INDOCHINOIS



Auguste PAVIE



Paul DOUMER →

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

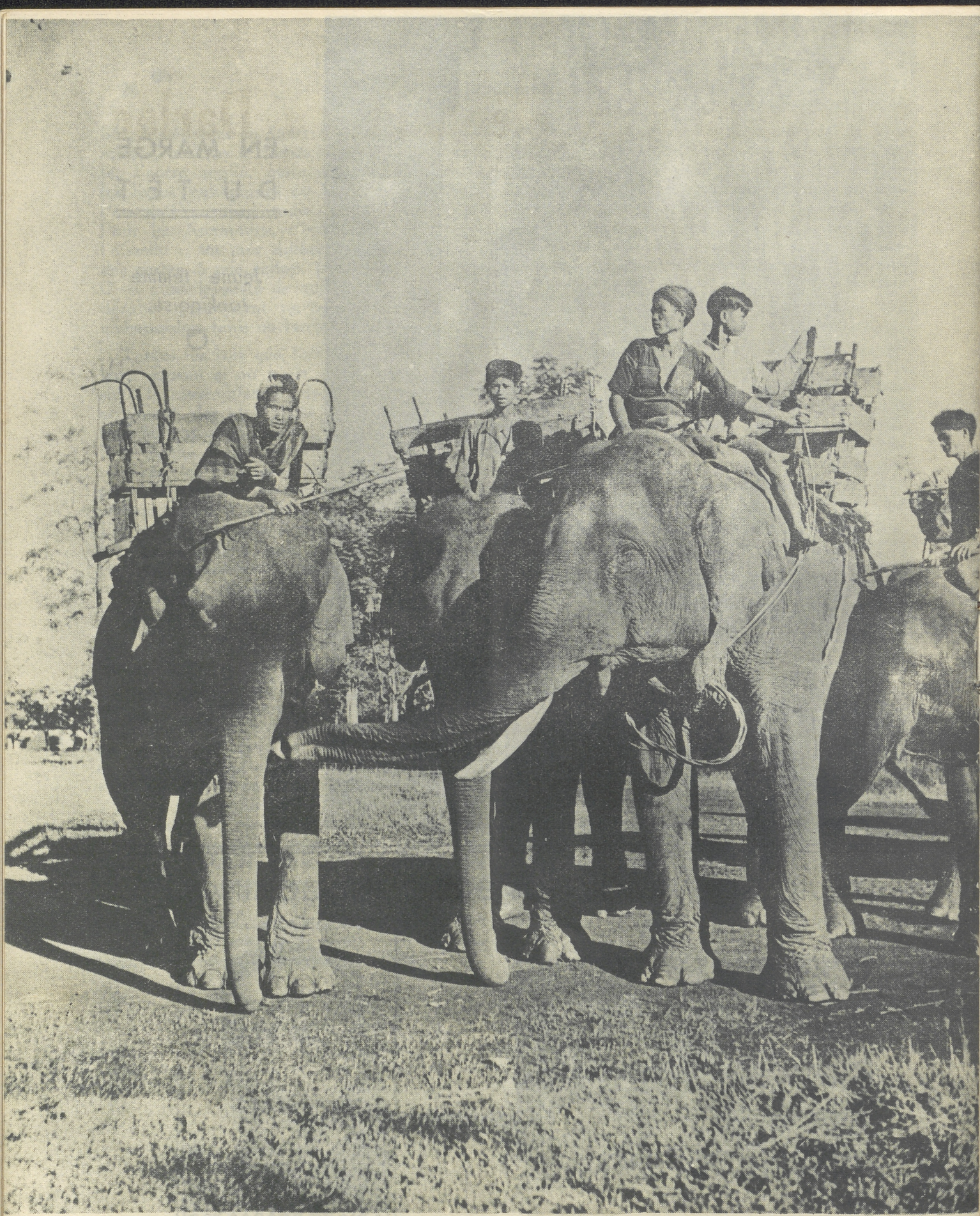


Photo P. VERGER

« Voilà tout ce que m'ont appris les cornacs... »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un éléphant du Darlac

Adaptation de Henry BARUÉ *(Suite et fin)*

Le lendemain, nous avions déjà fait bonne route, nous avions en fait passé le Plai en aval du rapide, quand le soleil perça à travers les nuages. La forêt était un peu plus dense que la veille. Il y avait des touffes de bambous succulentes pour nous mais qui ennuyaient les cornacs parce qu'ils étaient obligés de frayer le chemin au coupe-coupe. On rejoignit la Srépok pour le repas de midi, ce qui donna une nonvelle occasion au chef de regarder sa carte et sa bousole. Il ne devait plus rien y comprendre du tout parce qu'il se grattait la tête en regardant alternativement le fleuve et sa carte. Assez tard dans l'après-midi, on passa la rivière Tèn. Les Français voulaient camper là, mais les cornacs dirent d'aller plus loin, pour camper au delà du Rouei. On n'atteignit celui-ci que lorsque le soleil allait disparaître à l'horizon et les Français n'étaient pas contents car ils durent établir le campement sans voir clair. On avait vu un certain nombre de chevreuils au cours de la journée, mais les Français n'avaient pas tiré parce qu'il restait de la viande de la veille. Cela m'a fait plaisir.

Le troisième jour au matin, le chef, après avoir consciencieusement regardé sa carte, dit aux cornacs qu'on était près du village de Don Magnieung. Le cornac dit « non ». Le Français n'insista pas, fort de son expérience du premier jour. En fait, le soleil avait passé le zénith lorsqu'on arriva au village. Quel joli petit village ! Les cases, bien propres, sont montées le long de la Srépok. Il y a de beaux éléphants, de petits chevaux fringants, des buffles, des cochons, du bon riz. C'était si bien que le chef décida de passer là l'après-midi et la nuit. Je parie qu'il se doutait que le soir on ouvrirait la meilleure jarre, ce qui ne manqua pas d'arriver. Pour tuer le temps — il faut toujours que les Français fassent quelque chose, le chef et sa femme allèrent pêcher à la ligne dans la Srépok. Au bout de deux heures, ils revinrent avec six petits poissons. C'était tout à fait ridicule.

Le soir eurent lieu de longs palabres. C'était très amusant. Les habitants du village sont des Mnongs. Alors le Français parlait dans sa langue au chef milicien rhadé qui l'accompagnait, ce dernier traduisait en rhadé à un cornac lettré lequel traduisait en mnong au chef du village. Je doute que la dernière traduction ressemblât beaucoup à la version originale. On comprit néanmoins qu'aucun Français n'était venu dans ce village depuis le temps de la grand-mère du chef de village. Ce dernier, pour sa part, n'en avait jamais vu.

Alors le Français, sans doute pour impressionner la population, alluma son poêle à pétrole qui fait beaucoup de bruit et pour remercier son hôte des offrandes rituelles (œufs, riz gluant et riz de l'année), fit boire aux plus anciens du café qu'il avait préparé sur son poêle, tout en s'éclairant avec une lanterne qu'il portait sur la tête, qui ne faisait pas de fumée et qui projetait un grand faisceau lumineux. Puis il distribua des mandarines qu'il avait apportées de Banméthuot et les villageois, très intéressés, déclarèrent qu'ils allaient en planter les graines.

Le lendemain matin, la dame passa la visite médicale, comme elle le fait toujours, paraît-il, dans ces cas-là. A vrai dire, il y avait peu de malades : quelques yeux purulents, des plaies superficielles et un homme qui avait un peu de fièvre. A celui-là la dame donna de la quinine que lui avait confiée le Grand Chef de Banméthuot. Comme tous les habitants en demandaient, le chef expliqua que, dans les circonstances actuelles, les Français manquaient de médicaments et que c'était très fâcheux parce qu'autrefois les Français pouvaient distribuer beaucoup de quinine à tous les Indochinois, sans parler des nombreux autres médicaments qui venaient du grand pays de France.

Vers midi, le quatrième jour, on arriva à une belle rivière que tout le monde ici appelle la Se Mat et que les Français, on ne sait pourquoi, appellent la Tiommat. La rivière était très profonde. Aussi un guide du dernier village partit à la nage jusqu'au confluent de la Srépok, à dix bonnes minutes de nage, où se trouve un village appelé aussi Se Mat. De là une pirogue vint chercher les voyageurs pendant que nous autres traversions à la nage avec les bagages. Au milieu de la rivière, un jeune éléphant plongea un peu trop. Ce n'était pas de chance parce qu'il portait justement la provision de sel, un sac de riz et la malle de la dame. Ce n'était pas beau à voir, après, quand la dame ouvrit sa malle où toutes les belles robes étaient trempées. Elle n'était pas contente et nous le regrettions pour elle, car elle était bien gentille. Elle attrapa le cornac mais ne fit pas punir l'éléphant coupable, je ne sais pas pourquoi.



Ce village a de belles cases construites avec des planches et des clous mais il semble moins prospère que Don Magnieung. Ses habitants sont laotiens, bien qu'ils soient en territoire cambodgien. Il paraît que cela constitue ce qu'on appelle

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

un problème des minorités qu'on ne résout qu'en mettant tout à feu et à sang et en emmenant au diable les habitants qui pourtant ne demandent rien, sinon qu'on les laisse tranquilles.

Vers le soir, le chef tua un cerf avec de grands bois, mais le bout des bois était encore mou et cela finit par dégager plus tard une odeur épouvantable.

On s'arrêta pour camper. On était tout près de la rivière Tioba. Le campement fut très original parce que la dame mit sécher sur une corde toutes les robes qui avaient été mouillées.

Au départ, le lendemain, on passa la Tioba qui n'avait pas beaucoup d'eau mais dont les berges sont très escarpées. Nous étions obligés de nous servir de nos genoux et de notre trompe et les Français admiraient notre adresse pourtant toute naturelle. Ce jour-là on vit encore plus de bêtes que d'habitude. Il y avait en particulier un joli chevreuil auprès duquel le chef me fit arrêter. Je crus qu'il allait le tuer et je pensai que c'était dommage, mais il sortit une petite boîte avec un œil en verre et regarda le chevreuil à travers la boîte. Puis il poussa un cri qui fit s'enfuir le chevreuil et à ce moment, au lieu d'un coup de feu, j'entendis un petit déclic et je ne compris pas très bien ce dont il s'agissait.

Puis, vers midi, on rencontra un beau troupeau de bœufs. Les Français mirent pied à terre ainsi que le chef milicien et ils se dirigèrent vers les bœufs avec leurs fusils, en se dissimulant derrière les arbres. Tout à coup le milicien eut peur parce qu'un grand cerf déboucha d'un taillis à quelques pas de lui, il tira et tous les bœufs s'enfuirent au galop, le cerf aussi. Les Français n'étaient pas contents, ils cherchèrent encore les bœufs mais ceux-ci étaient loin.

A partir de ce moment, la piste devint plus nette et le soir on arriva devant le village de Lom Phat, situé sur la Srépok. Nous avions marché pendant cinq jours et nous n'allions pas plus loin en ce qui concernait les éléphants, car le fleuve est trop large et trop rapide à cette époque pour que nous le traversions sans danger à la nage.

Tout le monde, voyageurs et cornacs, traversèrent en pirogue, nous laissant seuls, mais entravés, dans la forêt. Les cornacs prirent un jour de repos et, comme ils avaient reçu de l'argent, ils achetèrent tous des petites vestes en calicot, croyant sans doute se moderniser.

Vers le soir, ils vinrent nous rejoindre. Les Français les accompagnèrent pour assister à notre départ. C'était gentil de leur part. Le chef me donna même, d'un air protecteur, une petite tape sur la trompe.

Et l'on reprit la route avec les miliciens, pour rentrer à Bandon, sans nos voyageurs et leurs nombreux bagages.

Plus tard, en écoutant parler mon cornac, j'appris la fin de l'histoire. Les Français eurent pas mal de déceptions. Sous prétexte que tout avait très bien marché jusque-là, ils croyaient que ça allait continuer. Mais c'est que les grands chefs de Banméthuot avaient soigneusement organisé leur voyage jusqu'à Lomphat et qu'au delà, çà n'était plus de leur ressort.

Les deux Français commencèrent par rester trois jours à Lomphat, attendant de nouveaux éléphants qui n'arrivaient pas. Il paraît que cette attente était la suite d'un malentendu. Les éléphants qui arrivèrent étaient beaucoup plus petits que nous. Le chef pouvait presque monter dessus sans difficultés. Ils les emmenèrent en deux journées à Voene Sai, où les voyageurs trouvèrent un chef français qui commande aux hommes de la région et qui les reçut fort bien.

Là, ils changèrent encore d'éléphants et ils étaient déçus parce que ces derniers étaient encore plus petits que les précédents. Les cornacs les décevaient aussi et ils regrettaient beaucoup les Rhadés qu'ils avaient trouvés intelligents, débrouillards, aimables, serviables et honnêtes. Il paraît qu'il est difficile de rencontrer toutes ces qualités dans un seul homme, et raison de plus dans toute une tribu. Ce qui irritait surtout le chef, c'était que les cornacs laotiens ne faisaient aucun effort pour chercher à comprendre ce qu'il voulait dire.

Bref, les Français partirent de Voene Sai vers le nord. Là, il y eut encore un malentendu. Ils marchaient à pied, précédant les éléphants. Mais la forêt devint de plus en plus impénétrable. Il fallait frayer le chemin aux éléphants. La pluie se mit à tomber et les Français étaient couverts de sangsues. Ils voulaient faire halte au premier village, mais aucun des cornacs ne connaissait la région. En fait, ils prétendaient qu'il n'y avait pas de village.

Alors le chef n'était pas content et il donna l'ordre, après plusieurs heures de marche dans ces conditions difficiles, de rentrer à Voene Sai.

Le lendemain, comme personne ne connaissait la piste vers le nord, le chef décida que la caravane irait à l'ouest ; vers Siempang, d'où il serait peut-être possible de remonter sur Attopeu.



Le premier soir, comme l'orage menaçait, les Français, au lieu de coucher sous les étoiles, décidèrent de s'arrêter dans le village de Boun Baké. Ils passèrent la nuit dans une petite case où le chef était obligé de se casser en deux et plusieurs fois il faillit passer au travers des planches en bambou.

Le lendemain, à la suite d'un nouveau malentendu, les cornacs avaient laissé au village les roofs des deux bâts des voyageurs. Un gros orage

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

éclata et les deux Français reçurent la pluie toute l'après-midi jusqu'à leur arrivée sur la Se Kong, devant Siempang. Les Français, mouillés jusqu'aux os, traversèrent le fleuve en pirogue à la tombée de la nuit.

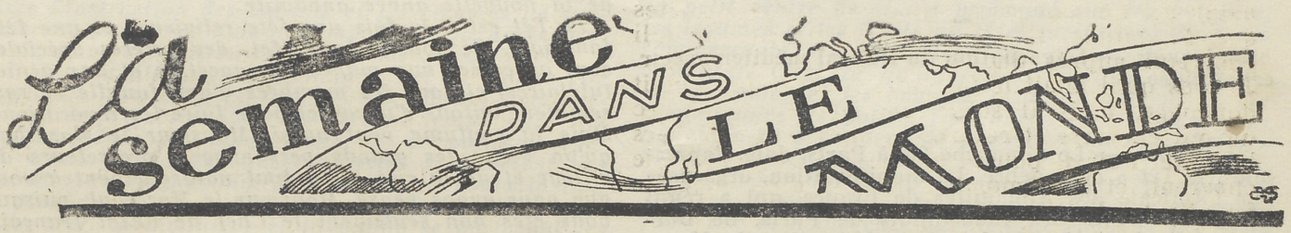
Malheureusement pour eux, les pluies tardives avaient gonflé la Se Kong et lorsque les cornacs essayèrent de faire traverser à la nage les petits éléphants laotiens, ce fut sans succès. Il y en eut même un qui s'enfuit très loin dans la forêt.

Comme il n'y avait pas moyen de se procurer des éléphants à Siempang, sur l'autre rive, les Français durent renoncer à aller à Attopeu. Ils décidèrent de rejoindre le grand fleuve Mékong devant l'île de Khong.

Comme il n'y avait pas d'autre moyen de communication, ils firent le trajet en charrettes à bœufs, tels les rois fainéants de nos ancêtres les Gaulois, comme on dit à l'école.

Cela dura deux jours. Ce n'était pas particulièrement glorieux de finir comme ça, mais les Français étaient tout de même très contents d'eux-mêmes, disant qu'ils étaient les premiers à avoir relié Banméthuot à Khong, en passant par le sud de la Srépok.

Voilà tout ce que m'ont appris les cornacs.



DU 24 AU 31 JANVIER 1944

Pacifique.

Au cours de ces huit derniers jours, l'offensive alliée dans le sud-ouest du Pacifique s'est principalement manifestée par une série d'attaques aériennes dirigées contre les bases nippones suivantes :

— Rabaul, les 20, 24, 26, 27 et 28 janvier ;

— Les îles Taroa, Maloelap, Nauru, dans l'archipel Marshall, les 25, 26, 27 et 28 janvier ;

— L'île de Mille, le 28 janvier ;

— Les bases de Madang et Hansar, en Nouvelle-Guinée, les 25 et 27 janvier.

L'aviation navale japonaise, de son côté, a effectué plusieurs bombardements sur les bases alliées de :

— Finschaffen, en Nouvelle-Guinée, le 24 janvier ;

— L'aérodrome de Torokina, dans l'île Bougainville, les 27 et 29 janvier ;

— Le cap Merkus et le cap Gloucester, en Nouvelle-Bretagne, le 27 janvier.

Italie.

Le fait capital de la semaine a été le nouveau débarquement effectué par des forces de la Ve Armée américaine sur la côte occidentale de la Péninsule, le 22 janvier, à 50 kilomètres au sud de Rome.

Cette opération a été effectuée une semaine après le déclenchement de la nouvelle offensive lancée par les troupes américaines du général Clark.

Les combats engagés par les Alliés immédiatement après l'établissement d'une tête de pont à Nettuno, près de Porto-d'Anzio, visèrent à atteindre la voie Appienne, courant parallèlement à la côte, à 20 kilomètres plus à l'intérieur.

La ville de Littoria, située sur cette grande voie de communication, fut occupée après trois jours de combats, privant ainsi les Allemands d'une de leurs principales artères de ravitaillement du front sud.

La poussée alliée se poursuit maintenant le long de la route Albano-Porto-d'Anzio.

— Dans le secteur de Cassino, les troupes américaines et françaises ont poursuivi leurs offensives le long de la route menant à Rome et ont atteint les faubourgs de la ville, le 26 janvier, alors que d'autres détachements contournaient cet important centre de résistance et occupaient plusieurs hauteurs dominant la route Cassino-Belmonte.

Russie.

— L'Armée Rouge, stoppée depuis plus d'une semaine à l'ouest de Sarny, en Ukraine occidentale, a concentré ses efforts dans le secteur de Léningrad.

L'offensive déclenchée le 17 janvier autour de cette ville s'est rapidement étendue à toute la partie nord du front germano-soviétique.

Un vaste mouvement d'encerclement est actuellement entrepris par les armées soviétiques des généraux Govorov et Meretskov, opérant respectivement dans le secteur côtier du golfe de Kronstadt et à l'ouest du lac Ilmen.

Ces deux armées, parties de Krasnovardeisk, et de Novgorod, sont sur le point d'opérer leur jonction dans le secteur de Luga, situé sur la voie ferrée qui relie Léningrad à Pskov, au sud du lac Peïpus, menaçant ainsi un groupe d'armées allemandes d'environ 300.000 hommes qui combattait le long du fleuve Volkhov, à 100 kilomètres au sud-est de Léningrad.

La ville de Krasnovardeisk est aux mains des Russes depuis le 27 janvier, alors que dans le fond de cette poche, l'important centre ferroviaire de Tchovdovo a été occupé le 29 janvier.

— Dans le secteur de Vinnitsa, en Ukraine méridionale, un important combat de chars se poursuit sans succès marqué de l'un ou l'autre camp.

— Dans la boucle du Dniepr, à la suite d'une offensive d'importance locale, l'Armée rouge du général Ivan Koniev s'est emparée le 29 janvier, de Smiela, nœud ferroviaire et ancien centre de résistance allemand de première importance.

EN FRANCE

20 janvier. — Le *Journal Officiel* de jeudi a publié une loi aux termes de laquelle la direction générale des chantiers de Jeunesse est rattachée au secrétariat d'Etat au Travail.

~

Un décret paru au *Journal Officiel* donne par délégation du Chef du Gouvernement à M. Joseph Darnand, secrétaire général au Maintien de l'ordre, autorité sur l'ensemble des forces de police et des corps et services qui assurent la sécurité publique et la sûreté intérieure de l'Etat.

~

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

23 janvier. — Au camp de Tinh-gia, camp de travailleurs annamites, à Bellerive-sur-Allier, les drapeaux de l'Union Indochinoise et les trois couleurs nationales flottaient au vent à l'occasion de la fête du Têt et de la venue du Maréchal de France qui, en s'associant à cette tradition millénaire, a voulu marquer sa sollicitude aux Indochinois que les événements obligent à prolonger leur séjour en France. A midi, la voiture du Chef de l'Etat, escortée de sa garde personnelle, arriva à l'entrée du camp.

Un Annamite présenta des vœux de bonheur et de longévité au Maréchal, affirmant le désir de ses camarades de partager les destinées de la Mère Patrie.

Le Maréchal, répondit : « Je porte beaucoup d'intérêt à votre pays. Il est tellement lié à nous ».

Puis le Chef de l'Etat passa en revue les travailleurs les interrogeant sur leur sort, les invitant à exprimer leurs desiderata. Les fleurs et le riz traditionnel, cultivé en Camargue, par les Annamites, furent offerts au Chef de l'Etat qui visita la pagode simple et rustique où brûlaient les bâtonnets d'encens.

~

23 janvier. — L'évacuation du littoral méditerranéen est décidée.

~

24 janvier. — Le dimanche 23, à Paris, dans l'après-midi, le Têt a été célébré. La manifestation, organisée par l'Amicale des Annamites de France, qui a réuni les groupements des Indochinois de Paris, de Bordeaux, de Grenoble, de Lyon, de Marseille, de Montpellier, de Toulouse, a eu lieu au siège de cette association, en plein Quartier Latin.

~

A l'occasion de la fête du Têt, l'Amiral Bléhaut, secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies, a adressé aux Indochinois de France un message dans lequel nous relevons les passages suivants :

Pour la cinquième fois depuis la guerre, vous célébrez la grande fête du Têt loin de la maison ancestrale, loin des sépultures vénérées, loin de ce cher pays d'Annam auquel vous restez attachés par toutes les fibres de votre cœur et tous les liens de votre esprit.

Au lieu d'arrêter vos yeux sur des horizons familiers, de contempler l'image du village natal perdu dans une exubérante verdure tropicale, de voir au-dessus de la rizière voisine se lever le vol des hérons et la clarté radieuse du matin, ce sera l'image d'une campagne française, enveloppée de brume hivernale, qui accueillera vos regards.

Cependant, ne vous laissez pas étreindre par la mélancolie des souvenirs. Au delà des réalités immédiates, efforcez-vous de retrouver les valeurs idéales qui, dépassant le domaine des choses transitoires, permettent de s'attacher aux seules réalités qui soient permanentes et vraies.

En ce jour de réjouissance, qui sera pour vous un jour de recueillement, c'est non seulement l'idée de la Patrie lointaine que vous devez évoquer mais aussi celle de la grande communauté humaine qui unit votre Indochine natale à la France, votre Patrie d'adoption.

Récemment, l'un de vos plus grands mandarins, S. E. Vu-ngoc-Hoanh, doyen d'âge du Conseil Fédéral Indochinois, répondant au discours d'ouverture de l'Amiral Decoux, disait, parlant de l'Union Indochinoise, que cette réunion prise au sens propre du terme sera sous l'égide de la noble France une union féconde et fraternelle et que les relations entre Français, Annamites, Cambodgiens, Laotiens seraient celles de citoyens d'un même peuple, unis par des liens indissolubles dans le malheur comme dans la prospérité.

Sans doute, la suprême consécration : l'épreuve du malheur, manquait à l'union entre la France et l'Indochine, affirmée par trois quarts de siècle de la collaboration la plus féconde. C'est désormais chose faite, jamais, les membres d'une même famille ne sont plus unis, plus solidaires qu'à l'occasion du deuil ou de la catastrophe commune qui les frappe. La souffrance est salutaire aux peuples comme aux individus.

Ayez foi en l'avenir : les plus mauvais jours sont passés, celui de votre retour au foyer est proche.

Par votre exil prolongé, votre contribution à cette œuvre de renforcement des liens unissant l'Indochine à la France ne sera pas des moindres, c'est dans cet esprit que je vous demande de l'accepter.

Au nom de la France et de l'Indochine, je vous en remercie.

~

Voici le texte de l'adresse lue au Maréchal par un travailleur annamite au cours de la fête du Têt à Bellerive :

Monsieur le Maréchal,

Mes camarades m'ont chargé d'être leur porte-parole et de vous présenter en leur nom les vœux très sincères de santé, de bonheur, de longévité, de prospérité qu'ils forment à votre intention, à l'occasion de la nouvelle année annamite.

Le Têt est à la fois une fête religieuse et une fête familiale. Ce jour-là, en effet, des prières spéciales sont adressées aux mânes des ancêtres et aux génies tutélaires, et tous les membres d'une famille se rassemblent autour d'un autel pour faire les invocations. Mais la coutume veut aussi, Monsieur le Maréchal, qu'on visite les grands personnages, protecteurs du village et de la cité. C'est tout naturellement à vous que nous avons pensé, Monsieur le Maréchal, puisque vous êtes non seulement le Chef de l'Etat français, mais encore le père de la France et de son Empire.

La France, quoique meurtrie, pense encore à ses enfants. Loin de notre pays, de nos familles, de tous les êtres qui nous sont chers, nous devons au dévouement inlassable de votre Gouvernement de pouvoir supporter notre solitude. Lui adressant au nom de tous mes compatriotes, l'expression de notre gratitude et vous renouvelant nos vœux, je vous prie de croire, Monsieur le Maréchal, aux sentiments de loyalisme absolu qui nous animent et au désir que nous avons de partager les destinées de la Mère Patrie.

~

26 janvier. — Texte du télégramme adressé par le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine au Résident Supérieur en Annam :

Hanoi, 25 janvier 1944.

Veuillez remettre en mon nom à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice d'Annam le télégramme ci-après que je reçois ce matin du Département.

« Le Maréchal, Chef de l'Etat, est heureux d'adresser à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice d'Annam, l'expression de sa pensée affectueuse à l'occasion du Têt, et forme les souhaits les plus sincères pour la prospérité de l'Empire et le développement toujours plus fécond de la collaboration franco-indochinoise.

» Je vous prie d'en faire part à Leurs Majestés et d'être auprès d'Elles l'interprète de mes vœux personnels et bien amicaux. »

~

Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Haut Commissaire de France dans le Pacifique, Gouverneur Général de l'Indochine, a reçu du Département le télégramme suivant :

A l'occasion des fêtes traditionnelles du Têt, le Maréchal, Chef de l'Etat, vous prie d'assurer les populations annamites de sa paternelle et affectueuse sollicitude. Profondément sensible aux épreuves qu'elle traverse et attentif malgré la distance à tout ce qui les concerne, il s'associe par la pensée à la célébration de cette fête du foyer. Sachant leurs sentiments d'attachement indéfectible à la France, il leur adresse ses vœux les plus sincères.

~

27 janvier. — La Milice française, créée par une loi de janvier 1943 ; qui n'avait jusqu'ici exercé son activité que dans la zone Sud l'exercera désormais dans les deux zones.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

Refuges.

Le Courrier s'est réfugié chez les chanteuses.

Tout le monde ne peut en faire autant, et chacun suit la destination offerte par la sollicitude administrative.

Il est assurément peu agréable de disperser les membres d'une famille, mais c'est, en ce qui nous concerne une disgrâce minime si l'on songe à la détresse de ceux qui, chez nous, ont dû fuir devant l'invasion ou quitter pour longtemps leur foyer interdit. De fait la nécessité du refuge, hors des grands centres du Tonkin, a été assez bien comprise par la population et, après un stade d'hésitation, l'organisation des centres d'hébergement satisfait maintenant à tout ce qu'on peut raisonnablement demander. Les familles y trouvent sécurité et vivres. Bientôt sera organisée l'instruction des enfants et les réfugiés ne supputeront plus avec autant d'impatience la durée probable d'une séparation dictée par les circonstances.

Il faut d'ailleurs comprendre ... et la sagesse de l'autorité insiste en ce sens — que chacun doit s'efforcer de s'établir pour un certain temps hors des capitales toujours dangereuses, et ne pas envisager un retour prématuré qui exposerait inutilement des familles au risque immédiat ou à une nouvelle évacuation dans des conditions moins favorables.

La mer, la montagne et la plaine se partagent les émigrés selon leurs préférences ou leurs obligations. Les stations classiques sont spécialement recherchées, mais il est d'autres petits centres, judicieusement choisis pour la sécurité, la salubrité et les ressources qu'ils présentent ; et ce ne sont pas les moins agréables.

Tel est le centre de H... qui abrite sous de vertes frondaisons, au bord du grand fleuve maintenant en sa saison de paresse, des installations très convenables érigées au temps où son destin administratif était plus illustre.

Il est un peu surprenant de séjourner là, dans un phalanstère où manquent les hommes... et l'excellent Chef de poste n'en finit plus de distribuer de toujours souriants coups de képi à toutes ces dames venant lui demander qui une casserole, qui un bon de lait, qui un renseignement cent fois répété, qui des nouvelles de la dernière alerte... ou même de la prochaine. Le représentant de l'ordre est, comme de coutume, la providence des voyageurs : il lui faut une inlassable aménité pour rassurer, encourager et approvisionner ces hôtes nombreux qui souvent ont médiocrement prévu leur nécessaire, et s'adressent à lui comme à un tout-puissant magicien.

Auprès du grand bâtiment entouré de vérandas, au milieu d'un grand parc, une bande d'enfants court, perche, saute, crie comme on se souvient les avoir vus au Luxembourg ou au jardin des Tuileries. C'est encore meilleur ici car il n'y a pas de gardes sévères et l'on foule impunément à toute haleine les grandes pelouses, on cueille les fleurs et on casse les branches. Depuis un mois plus de classes : ce sont à nouveau les grandes vacances et toute cette jeunesse turbulente ne regrette certes pas les rues d'Hanoï et le chemin quotidien du lycée. Il y a quelques sujets studieux qui se penchent le matin sur les livres de classe, mais eux-mêmes ne résistent pas l'après-midi à l'appel des petits amis les conviant à une promenade ou une partie de cet art nouveau et passionnant : la pêche à la ligne.

Pendant que la jeunesse s'ébat, le clan des mères s'assemble par petits groupes selon les relations communes et les affinités des progénitures. Les problèmes agités sont assurément plus graves que ceux débattus par les bambins : l'insouciance ne dépasse pas, à notre époque, un âge assez tendre. Mais quels que soient les tourments réels de ces exilées, dont plusieurs ont depuis des années leur foyer scindé, on retrouve chez elles la confiance, la sérénité, la noble attitude de la femme française en face de l'adversité. On a rendu souvent hommage aux mères de France, à leur courage et leur dévouement. Ici encore elles ont d'indéniables mérites, alors que pèse particulièrement sur elles le poids des années de guerre.

D'autres dames, plus favorisées voient arriver avec joie le coche du samedi qui apporte, avec le droit aux effusions conjugales, les dernières nouvelles de la capitale. Qui apporte aussi malheureusement les petits canards du fleuve Rouge, les fausses informations qui, par le jeu d'une semaine de transmissions successives, se transforment et s'amplifient de façon ahurissante.

La journée du dimanche est pleine de faste, tout comme dans nos villages français. Un peu de toilette, l'office religieux suivi par une exceptionnelle assistance, les ingéniosités culinaires des maîtresses de maison, font fuir plus vite les heures dominicales.

A côté du dimanche le jour du grand marché local est aussi jour d'effervescence. L'afflux des hébergés au petit centre de H... a provoqué sur les volailles, les légumes et les fruits un effet raréfacteur dont des commerçants peu scrupuleux ont une tendance nette à abuser. C'est là qu'intervient l'action engageante ou répressive et les heureux résultats obtenus par le Commissaire de police, fort avisé, et les mandarins qui tiennent à honneur de contribuer au bien-être des familles accueillies.

Le boucher, lui aussi, abonde dans ces louables intentions. Cependant il lui est bien difficile de satisfaire une si nombreuse clientèle de choix et les filets de sa victime hebdomadaire sont la proie de la plus maligne ou plus matinale acheteuse, les autres n'obtemant qu'un aloyau mal équarri ou une tranche de culotte coriace. Le dépit des estomacs frustrés est là cependant moindre que lors du réveillon, car on m'a dit que les oies commandées au chef-lieu ne sont parvenues à H... que le 5 janvier !

L'ingéniosité consiste tout autant dans la préparation des aliments que dans leur acquisition. Le surpeuplement inévitable des locaux amène des conflits dans l'utilisation des cuisines et l'on revoit le spectacle touchant du pot-au-feu qui bout dans l'âtre de l'unique chambre familiale.

Ces petits inconvénients sont considérés d'ailleurs avec fort bonne grâce. S'il est quelques grincheux exceptionnels qui préconisent le grand silence blanc plutôt que les pleurs des bébés (dans un centre d'hébergement !) ou qui protestent contre la rareté des langoustes, la grande majorité des familles garde un excellent moral.

Les distractions sont à l'échelle du pays. Le passage d'une auto fait surgir des croisées une foule de têtes brunes et blondes. L'inspection affectueuse du Résident est un événement d'une grande portée lénitive. Le mariage du fils de l'épicier attroupe les badauds admirateurs d'une ravissante mariée ayant troqué pour un si beau jour le cai ao ancestral contre la mousseline immaculée et tenant en ses mains délicates un bouquet de fleurs... multicolores.

Le sport n'est pas oublié. Quelques robustes lycéens, chaussés à crampons et revêtus du maillot rayé des vainqueurs, s'exercent au football sur le stade urbain. On assiste aux matches mouvementés « hébergés » contre « reste » ; le reste étant constitué d'un lot variable de bécons en guenilles qui s'efforcent mâlement de faire bonne figure et soutiennent par des clameurs aiguës la chance insoutenable de leur camp.

Lorsque le temps est clair, le visage de H... est paré d'un sourire vraiment agréable. Quand il pleut les intérieurs sont plus bruyants : les gosses se chamaillent ou s'esclaffent à grands cris autour d'une partie de nain jaune ou de dominos. Cependant les mamans sont moins inquiètes, car le crachin, ce gentil crachin, ce mignon crachin dont les Hanoïens sont exceptionnellement friands cette année, apporte pour la journée la trêve de sirène.

Et pendant qu'une vie simple et sûre s'écoule dans les centres d'hébergement les papas peuvent, l'esprit tranquille, accomplir la tâche qui les retient dans la capitale ou dans un monde plus lointain, sachant que leurs petits sont à l'abri des horreurs de la guerre.

A. R. F.

(COURRIER D'HAIPHONG, 28 janvier 1944.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Le Travail à l'honneur.

Par arrêté en date du 20 janvier 1944, le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, a décerné la Médaille d'honneur du Travail à 212 ouvriers et agents indochinois.

A l'occasion du Têt, l'Amiral Decoux adresse ses vœux à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice d'Annam.

Le Gouverneur Général de l'Indochine a adressé au Résident Supérieur en Annam le télégramme suivant :

A l'occasion du Têt, je vous demande de bien vouloir être auprès de LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, l'interprète des vœux très sincères que je forme au nom du Gouvernement français, au nom de l'Indochine et en mon nom propre pour Leurs Personnes, les Enfants Impériaux, les membres de la Famille Impériale et l'Annam tout entier.

Je souhaite que l'année Giap-Thân ne soit marquée pour Leurs Majestés que d'événements favorables et que Leur règne se poursuive toujours plus heureusement pour le bonheur de Leur peuple.

Réponse de l'Empereur d'Annam aux vœux présentés par le Résident Supérieur.

Monsieur le Résident Supérieur,

En ce jour faste où mon peuple tout entier célèbre, selon les traditions ancestrales, le renouvellement de l'année, il m'est particulièrement agréable de recevoir les vœux et les souhaits que vous venez m'apporter au nom du Gouvernement du Maréchal, du Gouvernement général de l'Indochine, du Protectorat et de la population française et en votre nom personnel. J'y suis très sensible. Je vous remercie de tout cœur, je vous prie d'en transmettre l'expression au Maréchal, Chef de l'Etat, au secrétaire d'Etat à la Marine et aux Colonies et au Chef de la Fédération. Je vous demande également d'être l'interprète de mes sincères remerciements auprès de tous les Français d'Annam.

L'année qui vient de s'écouler a vu la Nation protectrice poursuivre vaillamment, sous l'égide du Maréchal vénéré, l'œuvre de redressement en dépit des circonstances contraires. Au concert des hommages qui monte de toutes parts vers elle, mon peuple dont les destinées sont indissolublement liées aux siennes, s'associe avec ferveur. Que l'année Giap-Thân qui débute voie apparaître les lueurs de la paix tant désirée.

Que l'aube des jours meilleurs se lève sur la terre de France et que l'Annam continue à jouir de la paix. Tel est mon vœu ardent en ce jour solennel.

Monsieur le Résident Supérieur, je vous renouvelle mes remerciements les plus sincères et les plus cordiaux auxquels se joignent ceux de LL. MM. les Reines Mère et Grand-Mère, de S. M. l'Impératrice et de LL. AA. II. les Princes et Princesses.

Le Chef de la Fédération félicite les coureurs du Tour d'Indochine.

A l'issue du Tour cycliste d'Indochine, l'Amiral Decoux a adressé ses félicitations au Commissaire général aux Sports et à la Jeunesse en ces termes :

Les nouvelles conditions imposées cette année aux coureurs du Tour d'Indochine, donnent une signification particulière à la performance magnifique qu'ils viennent d'accomplir. Leur énergie, leur endurance, leur persévérance ont pour toute la jeunesse de ce pays une valeur exemplaire. Je les complimente et je les remercie d'un effort dont on ne saurait surestimer la portée morale.

J'attache le plus haut prix aux constatations que vous avez faites en inspectant à cette occasion la Jeunesse d'Empire. Les progrès constants accomplis en profondeur par les mouvements sports-jeunesse répondent fidèlement aux consignes du Maréchal et constituent un des éléments les plus probants de l'action en Indochine de la Révolution Nationale.

Les grandes manifestations d'ensemble qui viennent de se dérouler sous votre direction ont donné de nouveau à toute la jeunesse fédérale le moyen de prendre conscience de son unanimité et de son dynanisme. J'ai la conviction qu'elles ont une importance considérable dans l'élaboration de l'Indochine de demain.

J'ai été extrêmement sensible aux sentiments que vous avez bien voulu m'exprimer au nom de tous ceux qui, à divers titres, ont participé au Tour d'Indochine. Je vous demande de leur faire part en mon nom de ma satisfaction et de ma gratitude. C'est à vous personnellement qu'en revient la plus large part. Je vous en renouvelle l'assurance, et celle de mon affectueuse et entière confiance.

Grade de mandarinat en faveur des travailleurs annamites en France.

Par arrêté en date du 13 janvier 1944, l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine vient d'approuver le DU n° 110 du 23 décembre 1943 de S. M. l'Empereur d'Annam qui, en ce qui concerne l'attribution des grades honorifiques de mandarinat, accorde aux travailleurs annamites en France, les mêmes avantages qu'aux non-combattants détachés dans la Métropole pendant la guerre de 1939-1940.

Pour la sauvegarde des sources de l'Histoire d'Annam.

Hué verra bientôt se grouper autour de la Bibliothèque Bao-Dai, réorganisée, les Archives Impériales et le Musée historique de l'Annam, sous le contrôle du premier chartiste annamite, M. Ngo-dinh-Nhu.

L'Association Aymonnier.

Le début de l'année 1944 a vu naître à Phnom-penh l'Association Aymonier, conçue sur le modèle de l'Association Alexandre-de-Rhodes, dans le but particulier de favoriser la publication de tous périodiques et ouvages de librairie qui sont de nature à faire mieux connaître le Cambodge aux Français, et à diffuser les productions nouvelles de la jeune littérature cambodgienne.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Georgette, Claude, Geneviève, fille de M. et de Mme **Husiaux** (19 janvier 1944) ;

Jean, Bernard, fils de M. et de Mme **Signoret** (23 janvier 1944) ;

Janine, Marie, Thérèse, fille de M. et de Mme **Massacret** (24 janvier 1944) ;

Anne, Marie, Thérèse, fille de M. et de Mme **Blamont** (24 janvier 1944) ;

Michel, Claude, fils de M. et de Mme **Duquesne** (25 janvier 1944) ;

Anne, Marie, Lita, fille de M. et de Mme **Piétri** (25 janvier 1944) ;

Alain, René, Michel, fils de M. et de Mme **Roigt** (26 janvier 1944).

COCHINCHINE

Hélène, fille de M. et Mme **Nguyên-my-Loi** (16 janvier) ;

Jean, Claude, fils de M. et de Mme **René Neuville** (16 janvier) ;

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Pierre, fils de M. et de Mme **Vivien** (18 janvier) ;
Anne-Marie, fille de M. et de Mme **Bourguignon** (22 janvier).

FIANÇAILLES.

ANNAM

M. Francis, Marie, Pierre **Augier** avec Mlle Ginette, Andrée **Dufoux**.

COCHINCHINE

Armand **Grebot** et Ginette **Jacques** (20 javier) ;
Georges **Gouny** et Françoise **Bouillon** (22 janvier) ;
René **Jude** et Liliane **Baquet** (21 janvier).

MARIAGES.

TONKIN

M. **Nguyên-van-Nhàn** avec Mlle **Trân-thi-Chuc** (21 janvier 1944).

ANNAM

M. **Edouard Ferrère** avec Mlle Catherine **Dialinas** (30 décembre 1943).

COCHINCHINE

Georges **Dubourg** et Gilberte **Verley** (21 janvier) ;
Camille **Moquillon** et Yvonne **Casenava** (21 janvier) ;
Louis **Colin** et **Nguyên-phuoc-thi-Chau** (21 janvier).
M. Maurice **Duhamel** avec Mlle Mathea **Orsi** (8 février 1944).

DÉCÈS.

TONKIN

Mlle Marguerite **Rosadi** (22 janvier 1944) ;
M. Léon **Bréard** (23 janvier 1944) ;
Mlle Marie, France **Bodis** (24 janvier 1944) ;
M. Roger **Gras** (24 janvier 1944) ;
M. Pierre **Grimaud** (24 janvier 1944) ;
Mme J. L. **de Joinville**, née Janine Dupont (29 janvier 1944) ;
Mme **Trân-My**, à Cô-am (28 janvier 1944) ;
M. Christian **Muhling** (28 janvier 1944).

COCHINCHINE

Camille **Monet**, caporal au R.T.A. (20 janvier).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **Abonné 638, à Saigon.** — Voici les renseignements que vous nous demandez au sujet de l'état d'avancement des travaux d'électrification des chutes d'Angkroët, à Dalat :

Le percement du tunnel d'amenée long de 530 mètres, travail le plus difficile, commencé le 20 octobre 1942, a été terminé le 22 août 1943.

Son revêtement a suivi le percement et il n'en reste plus, à ce jour, que la moitié à réaliser.

Le barrage, bel ouvrage d'art en moellons de granit commencé le 3 novembre 1942, est actuellement à moitié terminé.

La route d'accès du Pin Thouard à l'usine, longue de 11 kilomètres, est terrassée sur 7.

La ligne haute tension reliant Angkroët à Dalat est en cours d'implantation. Tous ses poteaux en béton armé sont confectionnés, cependant que les conducteurs sont tréfilés et câblés à Saigon. La construction des bâtiments pour la Centrale et le personnel d'exploitation viennent à leur tour d'être entrepris.

Au rythme où ils sont menés, tous les travaux pourront, sauf difficultés imprévues, être finis et exploités dans le courant de l'année.

~ **R. C..., Haiphong.** — Nous avons bien reçu votre intéressant article et votre nouvelle. Malheureusement celle-ci ne rentre pas dans le cadre de la Revue et celui-là est passé d'actualité.

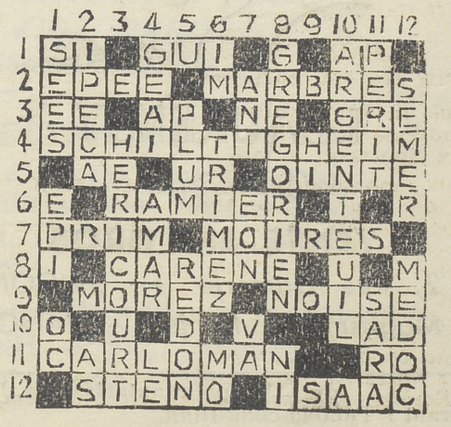
Nous tenons vos manuscrits à votre disposition, si vous voulez bien nous communiquer votre adresse.

~ **Abonné 126, à Phnom-penh.** — Comment peut-on prétendre, cher lecteur, assimiler la formule française, qui comporte le développement de la personnalité morale des communautés (famille — profession — entreprise — région) avec la formule dictatoriale qui réduit au minimum le rôle de ces communautés et qui tend à ne laisser subsister, aux mains d'un Etat « tentaculaire, omnipotent et omniscient » qu'une poussière d'individus n'existant qu'en fonction de l'Etat ?

En réalité, s'il est une formule politique qui se rapproche de la formule dictatoriale, ce serait bien plutôt la démocratie libérale, qui engendre inévitablement l'étatisme, et dont la tendance est aussi de détruire, lentement mais infailliblement, les communautés naturelles en leur substituant ces commuautés, artificielles celles-là, que sont les partis.

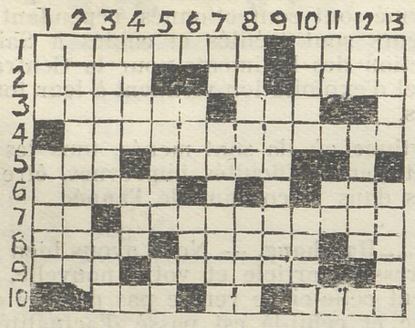
Que l'Etat français et la Fédération Indochinoise soient actuellement obligés, bien souvent, de pousser très loin le « dirigisme » dans tous les domaines, ne signifie pas qu'ils fassent de l'étatisme (car dirigisme et étatisme sont deux choses différentes). Cela signifie qu'ils sont obligés de composer avec les nécessités qui s'imposent à tous les Etats du monde, aussi bien aux démocraties qu'aux Etats totalitaires. Les Français comprendraient mieux la situation si la nécessité de sauver le pays n'obligeait le Gouvernement à s'ingérer dans des domaines qu'il considère comme ne lui appartenant pas en temps normal.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 143



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

MOTS CROISÉS N° 144



Horizontalement.

1. — Jurisconsulte contemporain — Défaut.
2. — Ville forte européenne — Préfixe — Réserve d'énergie.
3. — Au régime sévère — Cours d'eau européen.
4. — Fluide dont l'existence n'a pas été confirmée.
5. — Préfixe — Sert au peintre.
6. — Homme libre qui avait prêté serment — Personnage d'Ibsen.
7. — Préfixe — De même forme.
8. — Ancien Péruvien — Etang — Deux lettres de poule.
9. — Se dit d'une dame de bonne famille — Engins de braconnier.
10. — Hémiptère parasite — Se dit d'un homme de bonne famille — Vient de Belgique en Ile de France.

Verticalement.

1. — Grimpeur — Chef-lieu de canton de l'Ouest.
2. — Asiatique et Européenne.
3. — Couleur — Fer.
4. — Mathématicien norvégien — Un des cris de la route.
5. — Vêtements — Réussi.
6. — Fait partie d'une expression qui désigne une étroite parenté amicale — Fleuve asiatique.
7. — Rivière — D'un pays d'Asie.
8. — Phénomène de la circulation — De deux genres.
9. — Brusquement et douloureusement stupéfait.
10. — Vin médicinal d'autrefois — Monnaie étrangère.
11. — Préfixe — Exclamation.
12. — Initiales d'un écrivain français très célèbre — Sous-préfecture.
13. — Prénom — Esclave grec qui a laissé un grand nom.

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE TAUPIN & Cie
8, 10, 12, RUE DUVILLIER — HANOI
TÉL. Nos 147-148

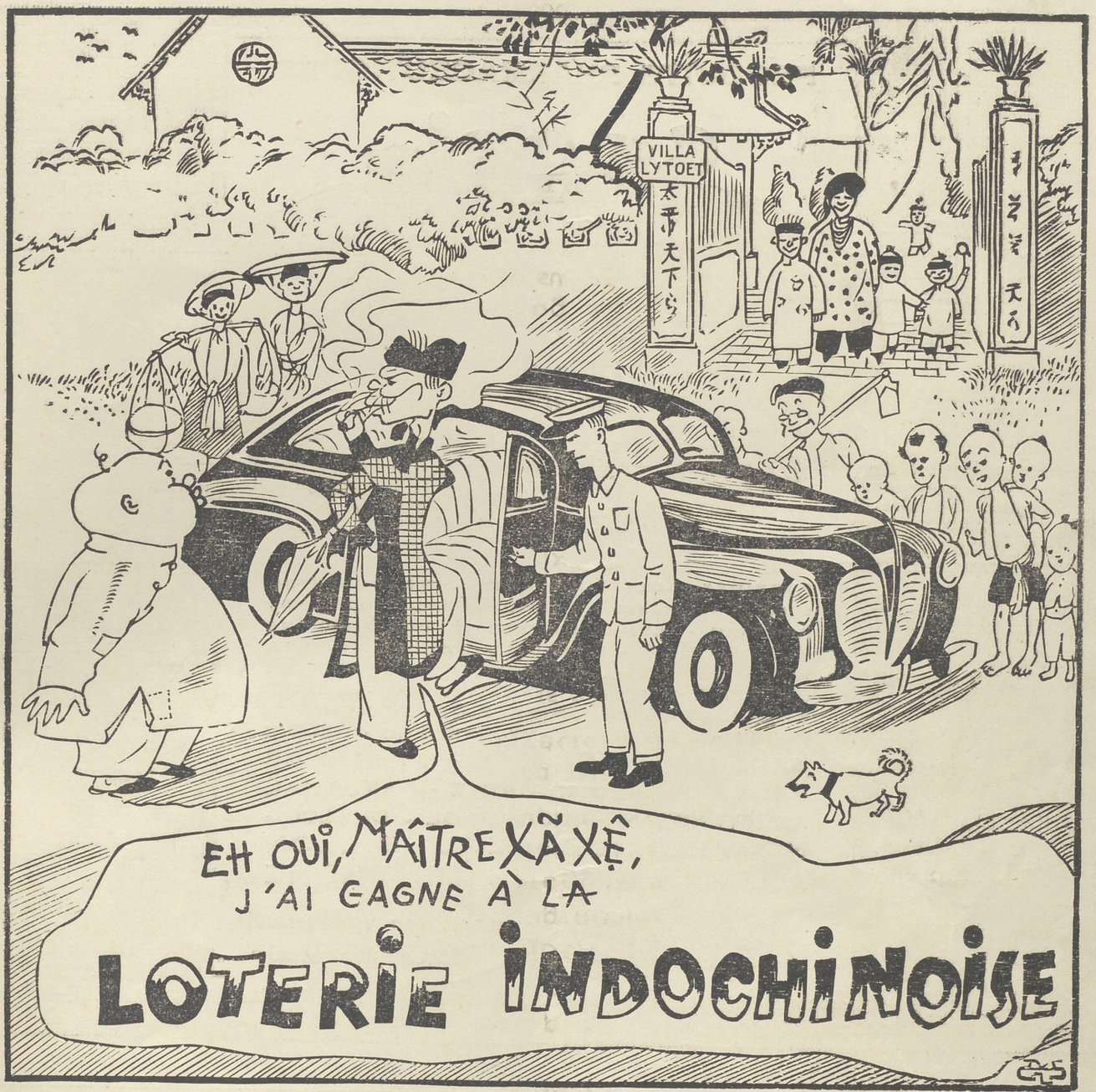


La Lotion Capillaire
LLAURENSY
contre la chute des cheveux
VENTE EN GROS
2, Rue Garcerie — SAIGON
Magasin Chaffanjon — HANOI

Une salle vaste et confortable
Une projection nette et audible
Des films de choix
se trouvent au Cinéma
EDEN
à SAIGON — HANOI
HAIPHONG — PHNOM-PENH

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).
Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.
Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, *Avenue d'Iéna, PARIS*

Inspection : 69, B^d^ *Francis-Garnier, HANOI*

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Étude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

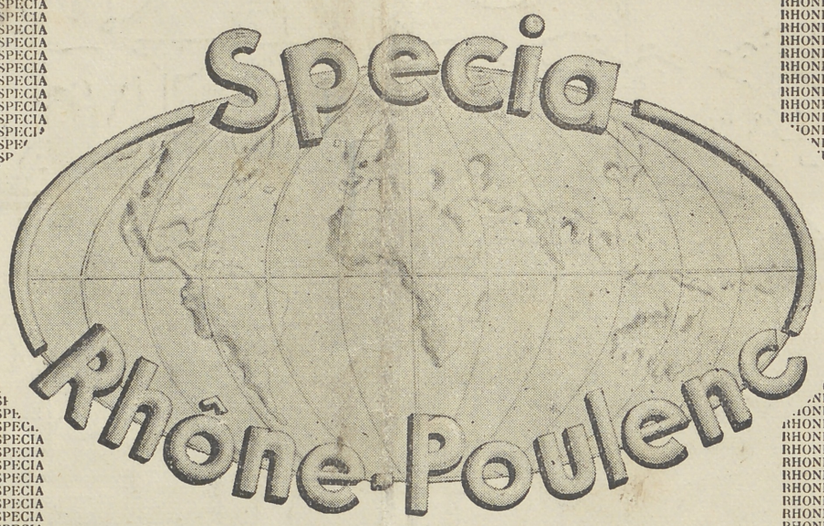
Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

PRODUITS PHARMACEUTIQUES



PROPIDEX - ASCIATINE - ORTEDRINE - RHOFÉINE
SONÉRYL - RUTONAL - STIBYAL - NEPTAL - TOCHLORINE
RHODAZIL - ALUNOZAL - URAZINE - CORYPHÉDRINE
GELOBARINE - FORIOD - BAUME RHODIA
NÉO - DMEGON - SANÉDRINE - INFUNDIBULINE
SEPTAZINE - NEODMÈTYS - THIAZOMIDE - FLÉTASE
RHODIACARBINE - CRISALBINE - NÉOCARDYL
QUINIO - STOVARSOL - MYOCHRYSINE - KÉLÈNE
DAGÉNAN - ANTHÉMA - PRÉMALINE
PROPIDON - QUINACRINE - GARDÉNAL
ACÉTYLARSAN - STOVARSOL - DMELCOS
NOVARSÉNOBENZOL BILLON
ASPIRINE USINES DU RHONE

justifient par leur efficacité
le renom mondial de la qualité française

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifiques

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice, etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Université Côte d'Azur. Bibliothèques